

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS

par Yves Simon

REX DESMARCHAIS

Chez Valdombre

AUGUSTE VIATTE

Positions des problèmes français

RENÉ SCHWOB

FRANÇOIS HERTEL

Chroniques

Les événements — Les mouvements catholiques —
Les livres — Notes



Avril

25 cents

no 7

MONTREAL

1942

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

AUGUSTE VIATTE	Positions des problèmes français	385
FRANÇOIS HERTEL	Contemplation et dilettantisme	391
REX DESMARCHAIS	Chez Valdombre	404
CLAIRE HUTCHET BISHOP	Trois poèmes	409
ALBERT LE BRAZ	Annonce de la Résurrection, poème	412
RENE SCHWOB	Le Mystère de la Pentecote, Prologue	416
MARCEL RAYMOND	Notes sur Baumann	424

CHRONIQUES

Les événements internationaux

YVES R. SIMON : L'offensive du printemps

Les mouvements catholiques

SIMONE AUBRY : Dorothy Day et le Catholic Worker

Les livres

MARCEL RAYMOND : André Maurois et la littérature moderne
GEORGES COTEL : Les Velder par Robert Choquette

Notes

Bleu de Chine



L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

Avril 1942

No 7

LA NOUVELLE RELÈVE

POSITION DES PROBLÈMES FRANÇAIS

Il y a dans les esprits beaucoup de confusion au sujet de la France. Je voudrais rappeler quelques vérités élémentaires que nous ne devrions pas perdre de vue.

Et d'abord, il n'y a qu'une France. Aux yeux des uns, les autres peuvent être de mauvais Français : ils n'en restent pas moins des Français ; leurs accusations réciproques elles-mêmes le supposent. Parler, à propos de St-Pierre et Miquelon, d'un transfert de souveraineté d'un Etat à un autre Etat, c'est un singulier abus de langage, et l'on se félicitera que M. Summer Welles ait rectifié sur ce point M. Cordell Hull. J'ajouterai que le désaccord entre Français ne porte pas sur un de ces facteurs permanents et fondamentaux qui engagent l'avenir, mais sur un problème essentiellement provisoire, si grave soit-il, l'armistice : après guerre, il n'aura plus qu'un intérêt rétrospectif.

Ensuite, la France n'est pas "neutre". Il peut être commode au gouvernement de Vichy de définir ainsi sa position : mais elle ne l'a pas choisie, elle a été mise hors de combat, chose toute différente. Ce sera son éternel honneur de s'être portée, seule avec l'Angleterre, au secours de la Pologne attaquée : si elle a failli, c'est auparavant, lors de Munich ; elle l'a racheté par son intervention désintéressée, alors que tant d'autres, se leurrant d'une "non-belligérance" fallacieuse, ne sont entrés dans le conflit que contraints et forcés par une agression directe. Si elle a succombé, la responsabilité en incombe en partie à son isolement, et les

spectateurs d'alors, qui sont devenus les ouvriers de la onzième heure, n'ont pas le droit d'entretenir à son égard un autre sentiment que la résolution de la libérer.

Depuis la défaite, son gouvernement n'est plus libre : le maréchal Pétain s'est plaint à diverses reprises de cette "corde à son cou" qui ne lui laisse qu'une "demi-liberté". Outre l'armistice qui le lie, le sort des prisonniers et la position même de la France en Europe permettent d'exercer sur lui un chantage perpétuel. Il faut le savoir pour mesurer à leur exacte valeur telles déclarations anglophobes ou tels actes de politique extérieure. Il faut savoir que, même à l'intérieur, l'Allemagne se réserve un droit de regard, que, même en territoire non occupé, ses commissions de contrôle sont omni-présentes ; Berlin censure la presse et l'information ; aucune loi ne paraît sans son assentiment ; et il ne s'ensuit pas que toutes les lois sans exception portent la marque de Hitler — il juge habile, au contraire, de fournir un dérivatif aux générosités dans certaines activités salubres comme les mouvements de jeunesse, de paraître tolérer une renaissance patriotique, de camoufler momentanément ses visées et sa doctrine : mais il s'ensuit que nous devons nous garder de confondre le gouvernement de Vichy et la nation française. "La France n'a pas trahi", assurément non : mais le gouvernement de Vichy trahirait-il, que la France n'en aurait pas trahi davantage ; il est d'ailleurs inévitable qu'en pareilles circonstances les défaitistes et les traîtres authentiques se donnent libre carrière, comme en Belgique les Degrelle ou en Norvège les Quisling.

N'allons pas non plus réduire le problème français à une question personnelle Pétain-deGaulle, ni à une question de politique intérieure. Ce serait céder à un travers bien français : mais, de ce travers précisément, la Troisième République est morte. De quoi s'agit-il au juste ? d'opposer "faction" à "faction" ? Parmi les Français habitant la France et dont les lettres parviennent en Amérique, beaucoup gardent confiance en Pétain ; mais tous sont unanimes contre Hitler, bien peu critiquent de Gaulle. J'entends bien qu'il subsiste, dans certains milieux, des incorrigibles,

qu'obsèdent leurs mesquineries partisans; le contraire étonnerait, ils reviennent à toutes les grandes crises de l'histoire, ce sont eux les "bien pensants" dont les ancêtres spirituels brûlaient Jeanne d'Arc, jetaient l'anathème à Henri IV : l'instinct profond de la nation s'est toujours écarté d'eux, ils n'ont jamais fondé l'avenir. Que nous importent, au surplus, les jugements sur les hommes ! Ils regardent les futurs historiens. Pétain "attend-il patiemment", comme l'écrivent ceux qui espèrent en lui, "l'heure de balayer les corrupteurs" ? On pourrait concevoir, à coup sûr, une politique qui consisterait à entraver l'ennemi par sa seule présence, à laisser s'user au pouvoir les arrivistes du défaitisme ; je crains que ce ne soit pas la sienne, je le crois beaucoup moins machiavélique, beaucoup plus simple ou même simpliste, je lui vois une formation avant tout militaire et teintée de maurrassisme qui l'expose à bien des erreurs. Mais seuls ont le droit de se montrer sévères ceux qui se sont trouvés pris dans la même effroyable débâcle et qui ont choisi, délibérément, de poursuivre la lutte ; le général de Gaulle en a le droit moral — je ne dis pas que ses reproches soient justifiés, ni, à le supposer, qu'ils soient opportuns, je dis qu'il a ce droit moral, et moi, je ne me le reconnais pas ; et je ne reconnais pas davantage à un plumeux confortablement installé dans son fauteuil le droit de jeter l'injure au général de Gaulle, qui paie de sa personne.

En réalité, tous ces débats restent infiniment en-dessous des véritables problèmes.

Il faut, d'abord et avant tout, gagner la guerre : il le faut, parce que c'est une guerre de civilisation, que toutes les valeurs humaines qui nous sont chères périraient avec le triomphe de l'hitlérisme, que la nuit s'étendrait sur la terre pour des siècles, que notre seule chance d'améliorer nos propres déficiences et de supprimer les injustices dans notre propre camp réside dans la destruction de l'injustice érigée en système. Il le faut pour chacun d'entre nous : je ne me suis jamais une minute bercé de l'illusion que si je pouvais m'arracher de l'Europe je trouverais au moins la sécurité

de ma personne dans ma résidence au Nouveau Monde; nous sommes tous en jeu, non seulement par la destinée collective de nos pays, mais par ce qu'il y a de plus individuel dans nos vies; nous sommes en jeu par nos familles, par nos biens, par nos âmes; le "nouvel ordre" totalitaire, qui ne peut vivre qu'à la condition de détruire totalement tout foyer possible de résistance dans le monde entier, ne laisserait de choix à un homme de cœur que la misère, l'exil ou le martyre. Il le faut pour la France, qui n'échappera pas autrement au démembrement et à la sujétion: déjà l'Allemagne pompe sa monnaie sous prétexte de couvrir les frais d'occupation, et s'en sert pour absorber ses industries; elle projette un "condominium" du même genre sur les colonies; sans traité de paix, et malgré les protestations forcément platoniques du général Huntziger, elle s'est annexé l'Alsace-Lorraine, elle en a expulsé les plus récalcitrants, elle persécute les autres: je ne fais à aucun Français patriote l'injure de penser qu'il y consentira jamais, je sais, moi dont les grands-parents alsaciens-lorrains ont lutté quarante ans pour rester fidèles, que je reprendrai la lutte aussi longtemps s'il le faut et qu'y renoncer ce serait me nier moi-même.

Il est bon, en second lieu, que le plus grand nombre possible de Français en armes figurent parmi les vainqueurs. Il ne faut pas que l'on puisse opposer leur absence à la persévérance des Belges, des Hollandais et des Norvégiens. Je souffre lorsque je vois, affichés aux bureaux de poste, les convocations militaires des consulats alliés, et lorsque je songe qu'en théorie "la France n'en est plus". Il ne faut pas qu'aux mauvaises heures les "apaiseurs" puissent être tentés d'en tirer prétexte pour acheter la paix à ses dépens. Il ne faut pas non plus que la future paix victorieuse devienne une "exclusivité anglo-saxonne", ni russo-chinoise. Je suis de ceux qui pensent que la France aura un rôle capital à jouer dans l'organisation du monde, que sa carence y laisserait un vide effroyable et tout indique que MM. Churchill ou Roosevelt en jugent de même; il ne faudrait pas qu'un manque de solidarité avec les autres victimes du

nazisme, ou que le désarroi de l'élite intellectuelle, la rendent incapable de reprendre son rang. Et l'on trouvera regrettable, au moment où l'on prétend défendre "l'intégrité de l'Empire", le parti pris de négocier à son sujet seulement avec des étrangers, de signer l'armistice de Syrie avec des Anglais à l'exclusion du général Catroux, de se prêter à un contrôle anglo-américain sur St-Pierre et Miquelon plus volontiers qu'à celui de l'amiral Muselier. Se pourrait-il que pour certains Français, tout vaille mieux que les "Français libres" ? Cela peut aider à les travestir en "mercenaires", faciliter les relations avec l'Allemagne ; on peut se retrancher derrière l'argument qu'on ne traite pas avec des "rebelles" ; surtout, il faut se rappeler qu'en cela encore le gouvernement de Vichy n'est pas libre ; mais l'union dont on se réclame n'en profite pas, ni la dignité nationale.

Enfin il me paraît essentiel que l'on rende justice plus tard, en France, à ceux qui auront poussé le sacrifice jusqu'à l'héroïsme. Sans leur réhabilitation officielle, sans leur réintégration à leur place éminente, je ne conçois pas de renaissance véritable. Ces quelque cent mille hommes, dont chacun a vécu son épopée individuelle, qui parfois se sont évadés pour combattre à travers mille dangers, dépouillés de tout par leur propre choix, de leurs biens, de leur nationalité, de leur identité même qu'ils doivent cacher, séparés de leurs proches et souvent déchirés à la pensée que peut-être ils les désapprouvent, ajoutent à l'histoire de France une page sublime. Même ceux qui les blâment devraient s'incliner devant eux comme les historiens républicains se sont inclinés devant la Vendée. Ils ont peut-être les défauts de leurs qualités. Leurs porte-parole ont pu manquer de mesure ou d'adresse. Des indésirables, à l'arrière, ont pu battre monnaie avec leur sang, et vociférer en leur nom sans leur aveu. Il ne faudrait pas qu'eux non plus méconnaissent l'effort intérieur, et c'est un risque inhérent à leur position. Mais comment s'arrêter à ces détails ? Comment ne pas voir que les incompréhensions sont dues aux voiles tissés par l'ennemi, et qu'une fois ces voiles crevés elles cesseront, de part et d'autre ? comment ne pas souhaiter être de ceux

qui déchireront ces voiles, et qui d'abord, condition préalable, auront abattu leur artisan ?

Tel peut être le rôle des témoins impartiaux. Rôle qui demande beaucoup d'humilité : je rougis lorsque je me compare soit aux combattants, soit à ceux qui souffrent là-bas sous le joug, et qui se raidissent. Rôle qui suppose une vigilance constante sur la pensée et sur la langue, un désir de ne pas juger à la légère, mais aussi une fermeté irrévocable dans l'affirmation d'un idéal. Rôle modeste : nous ne transformerons pas le monde, nous ne méritons pas de le transformer ; relisons Psichari, et son exaltation du sang des martyrs par-dessus l'encre des savants. Mais rôle qui peut correspondre à notre devoir, tel que Dieu nous l'a tracé par la position où il nous a mis sans que nous l'ayons choisie : celui-là, et non tel autre (à chacun le sien). Il y a une tâche toute particulière pour ceux qui ne sont pas dans l'impossibilité de s'informer, comme en Europe, ni absorbé par l'action immédiate : une tâche, et donc une responsabilité ; celle de "penser" les événements, de les dégager de l'actualité pure, de les rattacher à leurs antécédents pour jeter quelques lueurs sur leurs suites, de dégonfler inlassablement, par la simple réflexion calme, les sophismes et les propagandes : et peut-être qu'après tout, dans une "guerre de nerfs" comme celle-ci, cette tâche n'est pas la plus négligeable, ni quelquefois la moins ingrate.

AUGUSTE VIATTE

(Tous droits réservés)

CONTEMPLATION ET DILETTANTISME

En ce pays, on accuse de dilettantisme tout être qui se permet l'inquiétude spirituelle la plus élémentaire. Quelqu'un s'avise-t-il de s'évader de l'activisme forcené de son milieu et de tourner vers soi le regard intérieur, s'avise-t-il tout simplement de s'arrêter pour penser, on s'écrie : voilà un autre dilettante !

Nous n'admettons guère que l'on se permette autre chose que des activités agies. L'essentielle activité intérieure de celui qui réfléchit est considérée comme un luxe de grand seigneur, comme un absentéisme dangereux. Et nous ne finissons plus de ridiculiser les mystiques — je parle ici surtout pour les prêtres et les religieux — qui ne seraient, un peu comme les intellectuels, que des dilettantes spirituels.

J'ai pensé qu'il serait amusant et pas sérieux de réagir une fois de plus contre l'opinion des braves gens et d'écrire un article absolument inutile sur la contemplation. Ceci posé, lançons-nous tout de go dans les abîmes de la personne humaine dont la contemplation me paraît "l'activité" la plus glorieuse.

Tentons de pénétrer au cœur de la contemplation pure en tant qu'elle est une activité de pensée et ne subit que faiblement les impératifs volontaires. C'est là, je crois, qu'on peut saisir davantage l'extraordinaire richesse intime de la personne. Richesse d'autant plus précieuse que, seule, elle possède une valeur d'éternité. Quand tous les travaux seront finis, lorsque le temps de la création artistique elle-même sera passé, alors que la capacité de mériter sera abolie, dans l'éternité, face à face avec Dieu, la personne humaine contempera.

La contemplation est une sorte d'agir. Même si elle ne s'accompagne d'aucun effort, si elle ne tend ni au travail, ni à l'art, alors donc qu'on la considère hors de son rôle occasionnel d'idée factrice, la contemplation demeure au fond un acte; elle s'exprime dans des actes. Rien de ce qui se passe dans l'acte qu'est la personne ne saurait être pure puissance.

Cependant, à l'encontre de l'art et du travail, la contemplation verra son caractère actuel grandement atténué; elle ne comportera aucune excentricité. La contemplation, c'est le repliement suprême de la personne sur soi. Il est remarquable de constater comme l'idée de "soi", la plus réflexe de toutes, est rarement absente de la concentration la plus intense de la personne. On ne peut jamais cesser de rapporter à soi les constatations les plus générales et les plus abstraites. On peut même dire que lorsque "je" partie égoïste et superficielle de la personne, semble complètement mis de côté, l'attention demeure centrée en "soi" et sur "soi".

La perception de soi est une intuition : mais non pas suprainтеллекuelle, ni suprarationnelle. Elle est la connaissance du singulier essentiel à chaque homme : sa personne elle-même. La contemplation porte, précisément et tout d'abord, sur l'intuition abstraite de soi. L'introspection est la première forme humaine de contemplation. Avant d'aller à la rencontre du vrai on se heurte à l'être. C'est pourquoi la première vérité subjective est l'existence et la connaissance du soi. Ceci n'empêche d'ailleurs pas que la connaissance de "soi" s'ébauche dans "l'autre". C'est l'entrée en scène de l'autre qui fait prendre conscience de soi.

La contemplation serait donc un acte de simple vue plutôt qu'une réflexion appuyée et foncièrement discursive. Sans doute, elle reposera toujours sur de brèves illations; mais c'est la résultante qui sera contemplée, non le mode de présentation. La contemplation ne portera pas de sa nature sur le beau, comme l'inspiration poétique et sa réponse : l'émotion dite esthétique; elle portera sur le vrai. On pourrait la définir : un acte de l'esprit qui se repose dans le vrai.

C'est sur une succession d'actes, qui tendent pourtant à l'unité, que la contemplation naturelle portera, même celle qui aura pour objet Dieu ou les dogmes religieux. De même, toute contemplation reposera sur des intuitions abstractives. La réflexion proprement dite, fortement impérée par la volonté, est un travail. C'est même par cette note d'impératif volontaire que nous entendons distinguer la contemplation jouisseuse et saturante de l'effort de celui qui travaille de l'esprit et réfléchit. En même temps que la contemplation s'oppose au travail intellectuel proprement dit, elle s'oppose à l'idée factrice et génératrice de l'art. L'idée génératrice de l'art ou capacité exemplariste humaine, se caractérise par un mouvement et une agitation intenses des facultés mixtes. L'imagination, dans la contemplation, n'agit qu'à l'état faible. C'est l'intelligence qui joue le grand rôle. La pensée incarnée, au lieu de s'orienter vers l'autre, s'hypnotise sur soi ; et c'est d'elle-même tout d'abord qu'elle prend conscience.

Emotion esthétique et contemplation.

La contemplation porte sur le vrai. Est-elle donc absolument différente de l'émotion esthétique qui correspond à la beauté artistique ?

C'est en répondant à cette question que nous tenterons de serrer davantage le problème et de délimiter parfaitement le champ de la contemplation. Dans l'émotion esthétique, il y a contemplation ; mais il y a quelque chose de plus. Pour mieux comprendre ceci, remontons à l'inspiration elle-même. L'idée factrice peut être objet de contemplation tout autant que sujet de création. Posons l'hypothèse d'un poète, comme notre Octave Crémazie, par exemple, qui n'écrit point sur le champ et "fabriquerait" dans sa tête ses poèmes. Au moment précis où il créerait, il serait dans le domaine de l'action agie ; mais ne pourrait-il jouir en amateur pur de sa création ? D'ailleurs, tout poète n'en est-il pas là ? Après avoir créé, il se repose dans son terme.

De même en est-il de l'amateur. Réagit-il fortement au

contact du singulier artistique ? Il ressent l'émotion esthétique. Étudie-t-il le poème en technicien ? Le voilà qui travaille. Ne reste-t-il point place au contemplateur pur ? Oui. Ce serait celui qui, ni amateur enthousiasmé, ni analyste aux pieds pesants, chercherait au contact du poème non point la beauté pour elle-même, ni la perfection technique, mais la vérité transcendante.

Le même homme devant le même poème est donc passible de trois attitudes différentes, parfaitement distinctes dans l'abstrait, et à peu près inséparables dans le concret, parce que leurs frontières se coupent et se recoupent à l'infini.

Je lis *Le Cimetière marin* pour mon plaisir. Je n'y entends à peu près rien de plus que ce rythme incantateur qui m'enchanté : c'est l'émotion esthétique. Mais voici que j'aborde le poème en technicien de la littérature. Me voici déduisant et analysant, tentant, à tort peut-être, de disséquer l'ineffable. Enfin, je cherche dans *Le Cimetière marin* la vérité, pour elle-même, non plus en lui appliquant les grossiers procédés de la déduction formelle et impérée, mais en lui imposant l'intuition abstractive. Mon imagination et mes sens agissent à l'état faible : je pense. Voilà la contemplation. L'homme n'est pas toujours en état de grâce poétique. A cette faveur, est requise une santé très spéciale et que beaucoup d'humains ne possèdent qu'à de très rares intervalles et que d'autres ne peuvent jamais atteindre. Il est des déséquilibrés du volontarisme et des esprits secs qui ne dépassent point la perception élémentaire du vrai. La voie vers le beau leur est à jamais fermée. Il existe par contre des ultra-sensibles et des super-imaginatifs qui ne peuvent pratiquement point contempler, tant la frénésie imaginaire qui les hante répugne à se fixer. Pour atteindre le vrai, qui est statique, il faut s'arrêter ; tandis qu'on est sans cesse en marche vers le beau qui, chez l'homme, s'exprime dans le mouvement. Les arts du dessin eux-mêmes, s'étendant dans l'espace, ne sont point purement statiques, mais dynamiques, si l'espace est consécutif au temps, comme tout porte à le croire ; du moins pour celui qui admet quelque chose du relativisme scientifique...

Nous touchons une note essentielle de la contemplation : elle est statique. Et c'est en quoi elle diffère radicalement du travail et de l'art. Statique en ce sens que, tout agie qu'elle soit, et s'exprimant par l'acte, elle a une tendance à prolonger l'acte, plutôt qu'à multiplier les actes.

Résumons-nous. Toute contemplation porte sur le vrai. Elle s'exprime par des actes mais avec une tendance à s'hypnotiser sur l'acte présent, à le prolonger plus qu'à le multiplier. Elle porte d'abord sur le "soi" : l'homme est un animal qui, malgré qu'il en ait, se contemple sans cesse, au moins implicitement. Le premier terme de vérité qui soit à sa portée est sa propre entité. La contemplation est aussi à la base du travail. Avant de se mettre au travail, l'homme s'est imposé ou s'est vu imposer la réalisation d'une idée qu'il a dû contempler au moins un instant. La contemplation sert enfin de tremplin et de point de départ à l'art. N'est-ce pas d'une idée factrice ou exemplaire, incarnée dans une image et procédant d'une association d'images, que le terme artistique est né ? N'est-ce pas que l'artiste amateur, au contact du terme artistique ne peut s'empêcher de contempler, même quand il ne lit que pour s'enchanter ?

Par ailleurs, la contemplation s'évade de l'activisme trop utilitaire du travail, même d'un travail intellectuel qui porterait sur la dissection du beau. Elle n'est point l'émotion esthétique, bien que celle-ci s'accompagne fatalement d'une plus ou moins grande part de contemplation. Enfin, elle se distingue nettement de l'inspiration parce que, portant sur le vrai, elle ne saurait être créatrice. On ne crée point le vrai, on le constate. Et c'est en quoi il diffère radicalement du beau. L'idée factrice ne joue donc qu'un rôle concomitant et implicite. Elle préside en sourdine et guide l'artiste ; c'est l'image qui crée.

Mais tout ceci s'éclairera davantage quand nous aurons jeté un coup de sonde dans l'objet essentiel de la contemplation : le vrai.

L'objet essentiel de la contemplation : le vrai.

Le vrai, c'est "l'affirmation de l'être", s'il faut en croire saint Augustin. Saint Thomas définit la vérité logique : "la conformité de l'intellect avec la chose". Combinant ces deux données, nous nous croyons autorisés à définir le vrai d'une manière plus radicale encore. Le vrai, c'est la constatation de l'être.

Posons d'abord que le vrai tel que nous l'entendons est un aspect second de l'être, qui n'existerait point s'il n'y avait point d'intelligences créées. Dieu est. Cela lui suffit. Il est et Il le sait. Saint Thomas établit la vérité qu'il appelle logique sur ce qu'il nomme vérité ontologique et qui serait la "conformité de la chose avec l'intellect divin". Mais, cette vérité ne saurait être objet de contemplation pour la personne humaine ; et ce n'est point d'elle qu'il s'agit en ce moment. Cette base de toute vérité est d'ailleurs incontestable et réductible, en Dieu qui est l'Existant par excellence, à une translucidité de Son Être, source et miroir des êtres.

Si donc Dieu n'avait point créé d'êtres intelligents, il n'y aurait point de vérité logique, il n'y aurait point le vrai au sens où la philosophie humaine l'entend d'ordinaire.

Le vrai est objet de constatation, non point de création. L'être est créé. Dans l'être, l'esprit chercheur découvre l'aspect vrai. Le vrai est l'objet de toute contemplation.

Le champ du vrai semble au premier abord très vaste. Tout être est vrai. Le vrai et l'être sont convertibles. Fort bien. Il y a beaucoup de vrai dès qu'on demeure dans la constatation de l'être. Dès qu'on en sort — et on le fait sans cesse — il n'y a plus de vérité absolue. Il y a moins de certitudes que d'opinions.

L'absolu est relativement rare dans le domaine de la vérité, précisément parce que l'esprit de l'homme est bien loin de demeurer toujours sur le terrain solide de l'être. Des certitudes absolument absolues, par rapport à l'homme, il n'y a, en plus de l'existence de Dieu constatée par la raison, et des dogmes du catholicisme perçus par la foi, que la vérification des existences. Dès qu'on entre dans le domaine

des qualifications, on s'aventure sur le terrain glissant de l'opinion. L'histoire elle-même n'a une valeur d'absolu que pour le contrôle des faits contrôlables. Pour le reste, elle est opinion.

L'opinion, puisqu'elle demeure le champ le plus vaste de l'investigation humaine, peut-elle être objet de contemplation ? Oui ; mais accidentellement. De sa nature, l'opinion s'acquiert et se construit par le travail. Une contemplation qui s'éloigne de l'absolument vrai perd de sa pureté ; et il est d'ailleurs bien difficile de délimiter à quel moment elle cesse d'être une contemplation pour devenir un travail.

Il n'en reste pas moins que la contemplation, lorsqu'elle demeure un œil ouvert sur le vrai, constitue une des joies humaines les plus saturantes. Moins enivrante que la fascination par la beauté, l'extase naturelle du contemplatif est faite de calme certitude, de repos dans la possession de la vérité. Elle suit très souvent le travail intellectuel et l'émotion esthétique. Après l'ébranlement transitoire des facultés — "violenta non durans" — que le travail et l'art ont occasionnés, elle se présente comme une messagère de paix.

Contemplation et dilettantisme.

Mais la contemplation n'est-elle point stérile ? Que dire d'un homme qui, se détournant complètement de l'action, s'adonne sans cesse à un rêve improductif ? Faire l'apologie d'une certaine forme de contemplation n'est-ce point favoriser l'absentéisme et le dilettantisme ? Tout rêve ne doit-il point tendre de sa nature à se projeter sur l'écran des réalisations ? Le rêve qui n'est point fécond peut-il avoir une haute valeur dans la vie de la personne humaine ? N'est-elle point ordonnée à la société ? Ce qui ne lui profiterait qu'à elle, et d'une manière égoïste, peut-il être considéré comme une haute valeur personnelle ?

Voilà, formulée de plusieurs manières, l'objection essentielle à la contemplation strictement naturelle. C'est presque une hantise chez l'homme moyen que ce mépris qu'il éprouve pour ce qu'il lui plaît de nommer l'inutile. Et

combien plus s'insurge-t-il contre la vie spirituelle purement contemplative !

Le travail, voilà une valeur. L'art, c'est déjà bien secondaire et bien inutile ; mais enfin ça réjouit les esthètes, et l'homme moyen tolère les esthètes. C'est sa manière à lui de se montrer large d'esprit. Quant aux contemplatifs purs, à ceux qui passent leur vie à "jongler", voilà des êtres sans signification, des ratés ou des fous.

Pour serrer davantage la difficulté et lui donner une réponse adéquate, il nous faut d'abord nous reporter aux distinctions que nous donnions plus haut. La contemplation n'est pas directement l'idée factrice du travail, ni celle de l'art. Elle diffère d'elles, parce que de sa nature elle ne tend nullement à l'action réalisée dans tout travail, ni même au "faire" artistique pur. Elle peut accompagner l'une et l'autre des deux activités susdites, mais elle demeure distincte d'elles. Elle n'est pas pour autant inutile à l'une et à l'autre. C'est en elle que toutes deux ont leur origine lointaine. Le travailleur se met au travail parce que l'utilité se fait sentir, l'artiste s'ébranle parce que son imagination créatrice soudain l'amorce vers une réalisation qui s'impose à lui. Cependant, les deux ont puisé plus loin et plus haut, le premier, la forme exemplaire qu'il cherchera à réaliser par le travail, l'autre l'idée factrice incarnée qui se fera son chemin en lui vers une issue artistique. Voilà où s'insère le rôle de la contemplation. Tout travailleur acharné et consciencieux, et tout artiste véritable sont, d'abord et avant tout, des contemplatifs. Le premier n'est point toujours en travail de réalisation utilitaire, le second pas davantage sans cesse en gestation artistique. On ne peut travailler sans cesse, ni créer sans cesse. Les forces humaines ne suffiraient pas à une telle activité. Dès lors, les réalisations de l'un et de l'autre s'élaborent et s'ébauchent confusément, s'organisent à leur insu, se font peu à peu un chemin à travers la subconscience, jusqu'au point d'arrivée. Or c'est surtout aux moments où l'homme se concentre spontanément dans la contemplation qu'il s'enrichit et se prédispose aux découvertes futures. Il ne songe guère quand il contemple à

inventer ou à créer : il suit la pente de sa nature méditative : il pense. Or, c'est de cette pensée purement désintéressée que survient l'aptitude à inventer, à créer. S'étant acharné à une possession du vrai, s'étant hypnotisé sur l'idée, l'homme s'est enrichi ; et cette richesse jaillira un jour hors de lui, appelée par une utilité concrète ou par le jeu capricieux d'une subtile association d'images créatrices.

Cette contemplation des forts est bien loin d'être du dilettantisme. Elle est une préparation implicite et indispensable au travail ou à l'art. Qu'est-ce par exemple, qu'une éducation parfaitement adaptée à l'homme ? Rien de moins et rien de plus qu'un développement harmonieux de la faculté de contempler. Pour que cette faculté même soit un jour l'origine de productions fécondes, il faut qu'au stage éducationnel elle se soit développée d'une manière absolument pure. Une éducation trop utilitaire ou trop tournée vers l'action immédiate ne produit point des hommes, mais des agités, des hâbleurs, des arrivistes.

Sans doute, il arrive que des pseudo-contemplateurs, que des "spectateurs purs", serions-nous tentés de répéter après Georges Duhamel et son amusant et cynique Aufrère, il arrive que des hommes qui ne songent qu'à jouir du spectacle de la vie soient réellement des inutiles et des poids morts dans la société. De tels hommes et les névrosés du narcissisme ou de l'introspection, — ces autres qui leur ressemblent comme des frères, — sont loin d'être des contemplatifs. Nous disions au début que la contemplation porte d'abord sur la connaissance de "soi". La première vérité contemplée est le "soi". Rien de plus vrai. Mais encore faut-il que le repliement sur le "soi" demeure un regard de l'esprit chercheur et ne devienne point un appétit morbide d'inverti. Celui qui se suffit égoïstement à soi et se désintéresse du reste est bien loin de tendre à une plénitude de vie personnelle. Il s'enfonce dans l'individualisme jouisseur, il s'éloigne du vrai, par la négation même de son destin de personne née au monde pour agrandir le monde par l'acceptation de l'ordre, et l'imposition des êtres. Toute personne qui concentre sa pensée sur soi d'une manière

égoïste et individualiste, loin de se livrer par là à la contemplation du vrai, se perd dans les régions de la sensiblerie et de l'imagination détraquée, se repaît de mirages fallacieux et non point de l'austère et pure contemplation du vrai, explicitation seconde de son être total. A morceler l'être, à favoriser en soi la tension au profit des valeurs de l'individu contre celles de la personne on tend à l'animalisme, à l'obscurité du regard intérieur, on s'éloigne diamétralement d'une contemplation amoureuse de la vérité qui s'exprime par l'unité d'une personne qui dès sa naissance au monde se voit projetée dans la société familiale et orientée vers des réalisations plus parfaites dans la société civile, dans l'ordre total d'un monde de personnes.

Contemplation et prière.

Combien plus saturante et plus paisible la contemplation humaine lorsqu'elle se tourne vers Dieu dans l'oraison de simple regard ! Le P. de Guibert la définit d'une manière très juste et très forte.¹ D'après lui, la "contemplation" ou "oraison contemplative" serait "une oraison mentale dans laquelle notre âme est élevée et unie à Dieu par une vue de l'intelligence et une adhésion de la volonté toutes simples et reposées, excluant donc le raisonnement et la multiplicité des pensées ou des affections". Voilà qui rejoint ce que nous venons de dire de la contemplation purement humaine et portant sur des objets naturels : une simple vue *intuitive* du vrai. Dans la prière contemplative, l'objet vrai contemplé, c'est Dieu. Non point Dieu considéré comme le distributeur des dons et des faveurs, ni comme le juste juge à fléchir par la prière discursive, mais Dieu vu en esprit, admis et "avisé" comme l'objet suprême de vérité. Toute affection et tout raisonnement ne sont pas exclus : c'est la *multiplicité* qui est bannie.

Mais, cette contemplation, si saturante soit-elle, n'est encore qu'un premier pallier vers de plus hautes assomptions.

(1) De Guibert, *Études de théologie mystique*, p. 29.

Elle demeure dans le domaine de l'ordinaire. La personne du chrétien qui s'engage dans cette contemplation ou oraison de simple intelligence agit tout naturellement, selon l'ordination habituelle et le rythme qui lui est propre. La Grâce de Dieu peut appeler à plus et à mieux : c'est la contemplation extraordinaire. Que celle-ci puisse être pour une part acquise ou qu'elle soit nécessairement infuse, elle dépasse celle que nous venons de définir de toute la stature et de toute l'efficace du surnaturel infus.

Il peut donc se faire que la personne humaine en grâce, en plus de l'assistance surnaturelle qui provient de son agrandissement ontologique provenant du baptême, reçoive un nouvel influx divin, transitoire et gratuitement donné celui-là : l'oraison mystique. C'est plus qu'une grâce actuelle ordinaire, c'est une grâce extraordinaire. Ce n'est plus l'homme qui contemple Dieu; c'est Dieu qui découvre à l'homme une vision plus aiguë de Lui-même. Faisant donc abstraction des controverses, plus verbales que réelles, nous adopterons encore une fois, pour cette dernière forme de contemplation en cette vie, la lumineuse définition que le P. de Guibert donne de la contemplation infuse.¹ "Par contemplation infuse, on entend une oraison contemplative dans laquelle la simplification des actes intellectuels et affectifs résulte d'une action divine dans l'âme, dépassant ce qu'auraient produit les simples causes d'ordre psychologique actuellement en jeu et les fruits propres de nos actes précédents des vertus surnaturelles."

Avec cette forme de prière contemplative, la personne dépasse ses capacités humaines de connaître et c'est Dieu qui produit en elle les idées ou l'idée; et ceci, s'il faut en croire saint Thomas, s'opère par une impression et expression "d'espèces intentionnelles". Cependant, ce phénomène mystérieux s'accomplit dans une intuition abstractive encore plus épurée que celle qui produit les singuliers artistiques.

(1) De Guibert, *op. cit.* p. 36.

De la contemplation béatifiante.

Nous voici aux frontières de la contemplation béatifiante. Tant que la personne humaine demeure le composé humain, il ne saurait pour elle être question de dépasser cette forme de contemplation qui lui est donnée, par une faveur rare, et entre toutes précieuses, de la grâce divine. A la mort, et après la purification des souillures accidentelles, la personne humaine — dissociée de l'individu humain mais demeurant mystérieusement personne dans l'âme séparée — la personne de l'élu jaillit en contemplation pure et béatifiante. C'est dans l'autre vie que s'opère l'accomplissement tant rêvé et tant cherché de la personne dans l'Unité.

Un mécanisme nouveau s'insère sur l'entité surnaturelle greffée en l'homme par la grâce sanctifiante. C'est ce que les théologiens appellent lumière de la gloire ("lumen gloriae").

Comme la grâce sanctifiante, la lumière de gloire est une qualité opérante et permanente. Elle survient à l'âme humaine, normalement constituée comme acte du corps, et dans le cas de l'élu, comme siège de l'habitation du Saint Esprit par la grâce sanctifiante. Elle est nécessaire, si Dieu ne peut être vu intuitivement par aucune créature sans un agrandissement ontologique. Or cet agrandissement est requis puisque l'Ecriture Sainte ne cesse de répéter que la vision de Dieu est réservée aux personnes divines.¹

La lumière de gloire est donc un "habitus" infus qui aide l'âme humaine à une opération qui la dépasse. On l'appelle aussi en termes scolastiques un "medium sub quo" et subjectif par lequel Dieu est vu intuitivement, et d'une manière certes imparfaite. Une adéquate "compréhension" de Dieu est absolument impossible à la créature.

L'achèvement définitif de la personne, du moins dans l'ordre actuel de Providence, est donc la vision de Dieu face à face en un monde meilleur, en un monde stable. Toutes les inquiétudes tomberont dans l'éternelle vision. Ce sera

(1) v. g. Jo 1, 18; 6, 46 etc.

la complète réalisation d'un être à qui la terre avait été donnée pour s'en *affranchir* en la *possédant*. La tension entre l'esprit et la matière tombera avec la chute du corps et ne reparaitra point, pas même après la résurrection finale, parce que l'âme, qui est l'acte personnel et le lieu de telle subsistance, n'aura plus de raisons de chercher, ni de déduire. Elle sera en Dieu fixée par l'éternelle adhésion au vrai par excellence. Nous nous rangeons en effet spontanément au nombre de ceux — les plus nombreux parmi les théologiens — qui tiennent que la béatitude céleste est d'abord une vision, une contemplation du Vrai, qui entraîne certes, et cela va de soi, un amour pleinement saturant.

Voilà la suprême gloire de la contemplation. Dès ici-bas, nous sommes portés à la considérer, même si nous l'envi-sageons à ses degrés élémentaires, comme la plus haute initiative humaine et la moins décevante des aptitudes de la personne. C'est, toutefois, à son degré surnaturel, et après la chute de l'individualité, qu'elle nous apparaît comme la libération complète de la personne et sa réalisation définitive. Tout ceci devrait nous faire comprendre une fois de plus pourquoi la personne est irréalisable en ce monde où le face à face avec l'Etre est interdit aux êtres. Fixée en Dieu, en Lui implantée comme un clou d'or, la personne humaine est rendue au terme. Elle cesse de se heurter à ses limites parce qu'elle a vu s'opérer en elle, par la lumière de la gloire, le radical passage à la limite qui lui ouvre pour l'éternité les vastes et uniques avenues du Vrai sans mélange.

Grand Dieu ! Que je me sens heureux d'avoir écrit ces pages qui ne serviront à rien ni à personne, à rien si ce n'est à faire connaître un peu plus les aptitudes et les trésors de la personne humaine divinisée et appelée à la vie éternelle en Dieu !

FRANÇOIS HERTEL

CHEZ VALDOMBRE

A l'exemple de Frédéric Lefebvre, je pourrais intituler ces notes : "Une heure avec". Mais ce ne serait pas dire la vérité. J'ai passé beaucoup plus d'une heure à Sainte-Adèle, dans la compagnie de Valdombre. Heures rapides, si courtes, trop courtes ! Comme il fait bon se retremper auprès de ce grand vivant ! Lorsque, le soir, à l'heure des rayons obliques du soleil, je pointe le museau de la petite Willis vers les montagnes du Nord, mon cœur bat plus vite, je suis heureux !

Vous connaissez Valdombre ? Qui ne le connaît pas ! C'est un fils robuste de la paysannerie québécoise, un rude gars de chez nous, trapu, puissant, généreux, vibrant d'une profonde sensibilité d'artiste. Il incarne l'amour de la vie, l'enthousiasme. Il parle haut, avec éclat, avec verdeur : une jaillissante source de lyrisme. Son accueil est large, d'une sympathie conquérante. On ne lui résiste pas. On retrouve dans sa personne l'homme de ses meilleurs écrits : *Ombres et Clameurs*, *Un homme et son péché*, les brillantes études littéraires des *Pamphlets*. Cet écrivain, ce poète n'imité personne. Il transcrit le chant des Laurentides et sa musique intérieure.

A mesure qu'on pénètre davantage dans son intimité et dans son amitié, on découvre que ce lyrique est un fervent de la culture et des études, un esprit perspicace, capable de réflexion sous ses plus beaux élans. Le lyrisme n'a pas tué le Normand fin et madré. Il déguise sous une exubérance réelle, une âme secrète, cadénassée et qu'il ne révèle que graduellement à ceux qu'il en juge digne. Générosité et

prudence, n'est-ce pas là une antinomie ? Valdombre, comme toutes les natures riches, concilie heureusement en lui les contraires. Il est d'un cœur opulent mais cette opulence n'exclut pas la sagesse de l'esprit.

Le village de Sainte-Adèle s'étage au flanc en pente rude d'un mont. Les premières maisons ornent le bas de la montagne et forment Sainte-Adèle en bas ; les dernières couronnent le sommet et, construites sur le bord d'un beau lac, composent Sainte-Adèle en haut. C'est là qu'on trouve la maison de Valdombre. Bâtie en bois, elle comprend un étage que surmonte un toit en pignon. Une large galerie court sur la façade. Mais est-il besoin de décrire la maison de Valdombre ? A l'extérieur, elle ne cherche pas à se distinguer de ses voisines. Elle respire la propreté, l'ordre, le confort. A l'intérieur, ah ! c'est bien autre chose ! Il y a le fameux *grenier*.

J'avais beaucoup entendu parler de ce *grenier* et, qu'on me pardonne, j'imaginai, sous les combles, une pièce obscure, poussiéreuse, en désordre, où quelques volumes loqueteux se trouvaient perdus parmi les objets hétéroclites. Peut-être était-ce le mot de *grenier* qui m'impressionnait et m'imposait une image conventionnelle ? Or, il y a trois ans, la réalité me réservait la plus vive et la plus charmante surprise. L'ordre qui règne dans le *grenier* de Valdombre, le climat intellectuel qui le baigne m'ont enchanté. Quelques personnes que j'y ai emmenées ont partagé mon enchantement. Entre les murs tapissés de livres du cabinet de travail (sous les combles, en effet !) j'ai vécu des heures délicieuses. La lumière électrique s'y diffuse avec douceur ; sous les glaces des armoires, les cuirs rouges, verts et bruns des reliures propagent de chauds reflets ; les livres brochés présentent leurs dos aux nuances variées.

Que de volumes rangés, classés avec soin sur les tablettes ! Il doit y avoir là trois mille cinq cents à quatre mille ouvrages. Les classiques et les romantiques occupent un espace honorable ; les modernes, les romanciers, les philosophes, les essayistes, les critiques et les pamphlétaires se partagent les honneurs des rayons. Les littératures étran-

gères et la littérature canadienne-française ont leurs sections particulières. Il y a là de quoi meubler richement une intelligence, la nourrir des meilleures substances et l'orner des parures les plus variées.

J'ai déniché en furetant dans les armoires du *grenier* des éditions rares : un *Je m'accuse*, l'édition originale du *Salut par les Juifs* et les numéros du *Pal*, en pamphlets, de Léon Bloy. (Valdombre a une des éditions les plus complètes chez nous de Léon Bloy). J'ai feuilleté avec piété une éditions illustrée des *Diaboliques* qui me fait envie et une édition complète des œuvres de Gide (N. R. F., Collection in-octavo sur grand papier) que je voudrais bien voir dans ma bibliothèque.

Quand, sur la vaste table au milieu de la pièce, Valdombre écrit une dure ou chatoyante page des *Pamphlets*; les grands esprits du passé et d'aujourd'hui l'entourent, l'inspirent, l'exaltent. Quelqu'un a dit qu'il était bien seul à Sainte-Adèle. Ah ! non, il n'est pas seul ! il n'a qu'à gagner son *grenier* pour jouir de la présence et de la conversation des plus sûrs et des plus intelligents des amis. Ils lui dispensent des enseignements, des conseils et des consolations que très peu d'hommes sauraient lui donner. D'ailleurs, Valdombre, on le devine, a à se défendre contre les visiteurs importuns plutôt que contre l'ennui de la solitude. Le grenier a vu défiler dans son atmosphère studieuse et recueillie des députés et des ministres, des membres éminents du clergé, des écrivains, des journalistes et des orateurs canadiens-français parmi les plus huppés. Si ce *grenier* se mettait en frais de raconter ses mémoires (ce qu'il fera un jour, je l'espère) le lecteur ne s'ennuierait pas !...

La fatigue d'écrire se fait-elle sentir ? Valdombre se lève, ouvre la porte d'une armoire, tire un volume du rayon. Et, le temps qui lui convient, il butine ainsi, à l'exemple de Montaigne dans sa librairie, d'une armoire, d'un rayon à l'autre, se grisant des plus nobles pensées, enchassées dans les formes les plus pures et les plus brillantes. *Les idées en armes* montent la garde autour de lui, le convient au

spectacle de luttes rapides et éclatantes, car les idées, elles aussi, se livrent un éternel combat. Stimulées, les idées du pamphlétaire coiffent à leur tour le casque, prennent la lance et se jettent dans la mêlée. Les idées qui ne se battent plus agonisent ou sont mortes. Chaque mois nous apprend que celles de Valdombre débordent de vigueur, d'intrépidité, de joie.

Votre bonheur est profond, ô gentilhomme-paysan ! Je comprends que vous aimiez et admiriez Joseph de Pesquidoux, vous qui vivez dans *votre* maison, au cœur de montagnes et de braves gens que vous chérissez également, au centre d'un paysage de magnificence, et parmi les livres au suc inépuisable.

Deux fenêtres percent le pignon du *grenier*. L'une s'ouvre sur le tableau paisible d'une rue de village. Sérénité parfaite : des arbres, un double rang de façades aux couleurs claires. Souvent les volets des maisons sont clos. A l'abri de ces volets, les vies doivent couler dans la douceur et dans l'harmonie. Telle est l'impression du passant. Mais le romancier d'*Un homme et son péché* sait que les volets fermés cachent parfois des tragédies, d'autant plus âpres qu'elles se déroulent dans l'isolement et le silence. Il n'ignore pas quels cœurs violents, quelles natures de feu se tourmentent souvent dans l'ombre de ces maisons en apparence si tranquilles. Un voile de pudeur enveloppe les tragédies paysannes. Elles évitent les gestes excessifs, les clameurs de mélodrame. Elles naissent, grandissent, atteignent au paroxysme, déclinent et meurent, discrètes et concentrées comme les tragédies du théâtre classique. A une certaine profondeur, les passions sont partout identiques. Mais là où il leur est impossible de s'extérioriser, de s'émousser et de se dissoudre dans les distractions extérieures, elles s'élèvent à une violence singulière. La contrainte détermine leur degré de virulence.

Valdombre nous a montré l'exemple des ravages d'une de ces passions dans *Un homme et son péché*. Le monde paysan lui offre, lui qui le connaît si bien et pénètre chaque jour dans sa vie intime, plusieurs autres sujets de même

veine. Si *les idées en armes* stimulent le pamphlétaire, l'observation quotidienne, aiguë et patiente, des mœurs nourrit le romancier. Le roman français a donné l'âcre Bretagne de Barbey d'Aurévilly, la frissonnante Lorraine de Barrès, la lumineuse Provence d'Alphonse Daudet, la sombre Gironde de Mauriac. Pourquoi Valdombre n'ennexerait-il pas à ces illustres provinces littéraires de France la province littéraire des Laurentides ? Après la biographie de l'avare Séraphin Poudrier dont le Vieux-Chêne vient de rééditer la dramatique histoire, pourquoi Valdombre ne nous écrirait-il pas la vie non moins colorée et rude d'un bon vieux Canayen du Nord qui s'est battu depuis sa jeunesse avec la cruche de whisky et qui crève héroïquement dans une gigantesque et suprême soulade ? Le personnage de Séraphin Poudrier épuise l'histoire de l'avarice dans les pays d'en haut. Mais l'histoire de l'ivrognerie reste à faire. Nos pères furent de rudes buveurs. Quelques-uns de leurs descendants ne sont pas tout à fait déchus. Valdombre en connaît sûrement et, un jour ou l'autre, il en immortalisera un dans une nouvelle œuvre...

La seconde fenêtre du grenier découvre un paysage d'eau, de montagnes, de verdure. L'été, les tons adoucis du pastel, les couleurs vives de l'aquarelle composent le tableau. L'automne le change en eau-forte. Je l'ai toujours vu aux heures de paix, soit inondé de soleil, soit bleui de lune. Mais son calme n'est pas immuable : comme l'âme paysanne, il recèle la possibilité de terribles orages. Un esprit superficiel croirait d'une invariable douceur les deux tableaux qu'encadrent les fenêtres du *grenier*. Celui qui connaît la région sait que sommeille en eux le germe des pires colères.

Ce milieu et ce décor conviennent admirablement au poète-pamphlétaire qui joue en maître sur le registre du langage et marie la gamme suave à l'explosion du verbe. L'air qu'il respire, l'ambiance dans laquelle il travaille expliquent en partie et le baume et la flamme d'une prose unique dans nos lettres : la prose de Valdombre.

REX DESMARCHAIS

TROIS POÈMES

AMERIQUE MONSTRE QUE J'AIME

*J'aime
parler de toi.*

*Esprits broyés,
âmes écrasées,
corps d'acier
et visages de menton,
au cœur un moteur
à explosion
qui cogne et qui râle
à la mort.*

*Mort de tous,
mort de tout,
ah ! pauvre nous,
mort de la mort.*

*Amère Amérique,
âpre continent,
altéré d'argent,
affamé de vice.*

*Roule et pousse
frappe et blesse,
à coups de piston,
de tes bras de bielle,
aveugle rouleau
craquant sur les corps.*

*On ressuscite après la mort !
Délire et martyr,
cirque tragique,
sombre Amérique,
folle amante
de la destruction.*

*Marie ! Marie !
Sainte Marie,
prenez pitié
de l'Amérique
que nous aimons.*

LE PAYS DU POSSIBLE

*Et nous avions rêvé de cow-boys,
buffalos, ors, superposés
sur le mur civilisé
de notre imagination timide.*

*Mais nous n'avions pas soupçonné
le plus fou des songes :
celui d'un pays où tout est possible.*

*Possible hardi
multiplié à chaque instant,
resplendissant,
glorieuse offrande
de vitalité
à la création.*

*"C'est possible !"
Même le bien
même le pire
absolus divins.*

*"Pourquoi pas ?" de notre enfance
murmuré entre les défenses,
"Pourquoi pas" vous êtes roi
Hourrah !*

BRUIT

*Perpétuel monotone hallucinant froissement
croissante ronde mécanique
inlassable incantation
frotte tes courroies
sur le pavé de ma tête.
Un moteur part, brutal et pressé,
et brusque, un frein a ricané.
Coule coule bruit continu
affolant bruit trop sérieux
qui attire et hypnotise,
étourdissement, vertige,
qui les pousse frénétiques
à rien.*

CLAIRE HUTCHET BISHOP

ANNONCE DE LA RÉSURRECTION

*Lorsque les yeux sont secs et que depuis trois jours l'on a
beaucoup pleuré
Parce que Celui-là n'est plus en qui l'on avait tout espéré,
Et que tout à coup : ô cri de joie à l'horizon de l'âme ! ô
souffle d'espérance sur les disciples rassemblés !
Le Christ n'est pas mort mais il dormait seulement et main-
tenant il s'est pour toujours réveillé ;
Et que du fond des siècles ténébreux jaillit et se dessine et
nous saute à la face Son intarissable lumière,
Tandis qu'un souffle d'éternité frais comme un ramage
d'Ange ou d'enfant venu du Paradis, chant dans la
bruyère,
Et que le Maître comme un ami qui pour vous voir et vous
sauver ayant marché toute la nuit, arrive sur le matin,
Parmi le réveil à petits cris des oiseaux, et vous appelle :
"Madeleine", dans l'ombre du jardin...
O femme, première chair à contempler le Verbe dans la
résurrection de sa Parole, entendez alors monter le cri
irrépressible
Du cœur, dans l'instant foudroyant de ce regard où Dieu
pour sa créature une fois de plus s'est fait visible !
Après l'attente des longues générations humaines, après
Adam, Père du genre humain, après Noé, Abraham et
Moïse
Se reléguant auprès du troupeau de Dieu comme autant de
pasteurs dans la nuit, voici venir l'Époux, Jésus-Christ,
à la rencontre de son Église.
O frères embrassés dans l'étreinte du Christ regardez, de
nouveau au doigt l'anneau de l'alliance divine, toute fré-
missante, la terre qui rentre dans son éternel matin sans
aucune espèce de bruit,*

*Si ce n'est, régulièrement, soufflant de nouveau sur les eaux,
l'Esprit de Dieu gonflant et dégonflant les voiles du
Temps qui fuit.*

*Alleluia ! ô cri en ce jour jailli hors de la femme, répands-
toi en flots de vérité et de lumière par le monde,*

*Et secoue la création jusqu'en son noyau substantiel l'hom-
me, pontife de l'ordre créé, afin que ta musique inonde*

*Les choses divines et les choses humaines en ce Jour réunies
car entre la terre désormais et le ciel*

*Pas de séparation dit Dieu, et voici que Je vous introduis
dans une terre où coule en abondance le lait avec le miel.*

*Ah ! c'est vrai maintenant que nous sommes les fils de Dieu
en plus d'être les enfants d'Eve et ceux d'Adam,*

*Et c'est vrai aussi que Jésus-Christ avant de rejoindre son
Père nous a rachetés avec son propre Sang.*

*A genoux donc, ô hommes et du Christ recevez vie dans
l'éclat fulgurant de la pierre qui saute*

Et le chant triomphal de ce Soleil levant

*Qui, comme une alouette izre de printemps, reprend d'heure
en heure une note toujours plus haute,*

*Tandis que toute entière à sa joie la création, comme une
épouse après un long sommeil, soupire profondément.*

*Peuple de Dieu, en ce jour, écoute du centre de la terre chré-
tienne venir la voix de Rome par-dessus tant de nations
en pleurs,*

*Ecoute, en un immense canon de joie, d'espérance et d'uni-
verselle jubilation*

*Comme après une longue guerre les soldats dans le hurra
de la victoire remontent par étapes du front,*

*Ecoute, l'un derrière l'autre, dans la célébration catholique
de Pâques rentrer les graves bourdons de Sainte-Marie-
Majeure.*

*Et derrière eux en lourdes grappes tantôt haut tantôt bas,
chantent les cloches par le monde, alleluia ! et lentement,
par delà les coteaux renversés sous le regard de Dieu,*

*Là où mûrit pour un calice d'or la vigne aux entrailles
mystiques,*

*Par delà la mouvante plaine où dans de lourds épis fleurit
plein de grâce de vie le pain eucharistique,
Cette abondance parmi nous du corps de Jésus-Christ que
demain matin nous mangerons de notre mieux,
Par delà les clochers au regard perçant et les routes au dos
large où rampe le long des jours comme une interminable
prière, le vent,
Par delà les chaumières où dans les soirées tendres se ras-
semble sous le regard du Père la multitude de ses enfants,
Et par delà et deçà cette immense Chose piquée dans l'espace
qu'est le monde... liant et déliant leur course temporelle
Coulent les notes de la Résurrection
Eclatantes de lumière et suaves de bénédictions
Dans l'aube de ce Jour qui pour la gloire et la délivrance d'un
grand nombre commence solennel.
Entends, ô monde et prête ton oreille à ce flux et reflux de
chant,
Car entre Dieu désormais et sa créature s'est rétablie la
musique d'un accord permanent.
Je suis ressuscité, dit Dieu et maintenant c'est votre tour
De mourir dans votre chair avant de vivre et de respirer
dans mon interminable Jour !
Le bois de la Croix prend vie et déjà parce que Celui-là
enfin les accueille,
Comme des oiseaux à tire d'ailes vers un arbre plein de
murmures et de feuilles
Accourent en vagues impulsives la multitude des humains
Sachant qu'à son ombre, tels des époux pour toujours, la
joie et l'éternité se sont donné la main.
La marche du typhon n'est pas plus impulsive, ni plus irré-
sistible l'écoulement profond vers la mer du Saint-
Laurent
Que ce gémissement ineffable vers le Père de toute la création
Qui d'un désir ardent, comme une jeune mère lourde de son
enfant, aspire vers ce jour plein de lumière et de prin-
temps de son éternelle et glorieuse Résurrection,
Et qui dans le frémissement de l'espoir et les douleurs de
l'enfantement, demande à l'homme comme lui-même*

demande à Dieu, passage à cet Esprit d'adoption en qui elle deviendra Paradis spontanément.

Seigneur, purifiez-nous du vieux levain, Seigneur, entre vos mains saintes et vénérables il nous tarde d'être une pâte nouvelle.

Ah ! faites Seigneur que dans la flamme de l'amour et l'ardeur du sacrifice et un certain commencement de la Joie, Tel autrefois saint Paul dans la poussière des routes et les blasphèmes des hommes et l'embrassement infatigable de sa croix

Nous marchions, plus assoiffés toujours de Justice et satisfaits de moins en moins par cette façon qu'ont les choses de n'être pas éternelles.

Reste avec nous Seigneur maintenant que les cloches se sont tues

Comme s'éteint dans le soir un chœur d'enfants et que Pâques une fois de plus

Nous quitte et que de nouveau nous voici comme jadis les deux disciples sur notre vieille Route,

Et comme eux méditant ces choses arrivées que nous ne comprenons guère :

La femme morte dont le mari est là essayant encore d'être brave quand tout bas déjà pleurent ses petits enfants,

Et Don Rodrigue pour essuyer les sandales de Sœur Thérèse qui rentre simple comme une jeune fille pour toujours dans un convent,

Et cette autre conversion soudaine là-bas de Paul Claudel et cette communion dans le feu et les larmes d'Eve Lavallière,

Et tant d'autres choses si curieuses, si peu raisonnables et pas du tout logiques,

Si belles par ailleurs et qui nous arrivent comme ça un jour sans rien qui les explique

Si ce n'est le Maître qui est là et comprend tout et sourit un peu de ce que nous sommes parfois si perplexes sans doute.

ALBERT LE BRAZ

MYSTÈRE DE LA PENTECÔTE

PROLOGUE

(Satan est assis sur une pierre au sommet du mont de la Tentation. Il regarde le désert à ses pieds. Par delà s'étendent Jéricho, le Jourdain, la ligne continue des monts de Moab.)

SATAN — "Fais-le vite" ! De quel ton il a dit cela ! Vite, vite. Comme une prière. On eût dit vraiment qu'il était impatient de sa mort. Après quoi tout s'est précipité. Et voilà que les prophéties sont accomplies en lui. La belle affaire ! Rien n'est changé dans le cœur des hommes. J'en suis le prince ; j'y trône encore. N'est il pas jusqu'à ses apôtres qui ne l'aient abandonné pour moi ! Et ceux qui m'ont confessé, il ne les arrachera pas à mes ongles peut-être ? L'avenir m'échappe ? Le présent me comble. Les uns après les autres, ils me tombent tous dans les bras. Qu'y a-t-il donc de nouveau sur terre ? Un peu plus de saveur au péché, de fièvre à le commettre. . . Mais pourquoi était-il si pressé ? Dieu n'est jamais pressé. Il avait hâte d'en finir ! Dieu a-t-il hâte de quoi que ce soit ? En vérité, que faut-il penser de lui ? Je me le rappelle encore sur cette montagne. Comme il m'a repoussé ! Les royaumes que je lui présentais étaient de la cendre à ses yeux. Il n'en avait pas besoin ;

(1) Ces pages sont extraites du 2e volume de *Cinq mystères en forme de rétable* à paraître aux Editions de l'Arbre dans la collection *Le Serpent d'airain*. Le premier volume contient *La Nuit de Noël*, *L'Adoration des Mages*, *Le Drame de la Passion*.

il n'avait besoin de rien; pas même de transformer des pierres en pain pour les manger. "J'ai faim, j'ai faim, disait-il, de la parole de Dieu". Il était encore plus orgueilleux que moi. Mais quand je lui dis de se jeter dans la plaine, pourquoi n'a-t-il pas voulu goûter à ce vertige ? Pour ne pas tenter son Père ? Son Père ! Il aurait fallu d'abord prouver que ce n'était pas Joseph, le charpentier. Il hésitait à risquer son destin. Orgueilleux ? De sa misère ! Dieu l'abandonnant, c'était d'abandon qu'il avait soif et faim ! Mais moi aussi j'ai consenti à être abandonné de Dieu... Seul comme lui. Désormais nous nous répondons l'un à l'autre. Il prétendait faire la volonté du ciel ? Et moi ? Si j'ai renié Dieu n'est-ce pas qu'il avait besoin d'être renié ? — Je me suis adoré ? Il s'est bien fait, lui, un ver sous les pieds de toute créature. Ah ! quelle volupté il a dû éprouver à se sentir piétiné, à être moins que rien ! C'est pour avoir découvert cette douceur d'un orgueil inconnu qu'il est son maître. Mon maître ! Plus j'enfoncerais en moi, plus je me sens jaloux de lui. Il a forcé l'entrée des cavernes du cœur. Il a extrait le ciel du fond de sa poussière. Oui, c'est pour cela que je le hais. Que suis-je après tout ? Le meneur du monde ? Un beau monde en vérité ! un peu trop facile à manier pour mon goût. Tandis que lui, son domaine à lui, c'est cet univers qui échappe à toute prise, qui m'échappe à moi-même, où la joie ne se discerne plus du dénuement le plus complet. Et la misère sans honneur est devenue la maîtresse du ciel et de la terre. A ces sables mouvants du fond de l'être, non, je n'avais pas songé. Séduit par la beauté, je n'en voyais que l'image et cet éclat auquel, comme des imbéciles, les hommes courent et succombent. Prince du monde ! Oui, mais lui, il est le roi de la réalité. — Et qu'importe ! homme ou Dieu, c'est au fond de l'exil où il s'est réfugié qu'il me faut l'affronter désormais.

(Il tape du pied. Aussitôt apparaissent douze démons, autour de lui.)

SATAN — Vous êtes là, mes enfants ? Beaucoup de besogne aujourd'hui sur la planche.

UN DEMON — Mais elle ne nous a jamais manqué, patron, la planche à piller, à piller la terre.

DEUXIEME DEMON — Et pour ma part, je ne m'en suis jamais plaint.

TROISIEME DEMON — Plein ! Tu te rappelles quand nous habitions le ventre du Gerasénien et que le prophète nous a fait déguerpier ? Au total, on était encore mieux dans les cochons que dans l'estomac du bonhomme.

(Ils s'esclaffent)

QUATRIEME DEMON — Et ce qu'on a pu rigoler, hein ! en dégringolant ?

CINQUIEME DEMON — Et la chanson qu'on a composée ? Tu t'en souviens, Magog ?

(Pendant que Satan rêve, les démons chantonnent)

PREMIER DEMON — Gerasène ! Gerasène !

CINQUIEME DEMON — Gerasène au bord du lac.

SEPTIEME DEMON — On s'en souviendra d'Arsène.

HUITIEME DEMON — D'Arsène et de ses cochons.

NEUVIEME DEMON — Il avait le diable au sac.

DIXIEME DEMON — Et le nez en cornichon.

ONZIEME DEMON — Gerasène ! Gerasène !

DOUZIEME DEMON — Rassérène tes jambons.

SATAN — Restez donc tranquilles, idiots ! Vous n'êtes tout de même pas possédés, vous aussi, pour vous agiter sans cesse. Un peu de dignité, je vous prie. Comme si je n'avais pas assez de raisons d'y penser à ce rabbi de malheur ! Il faut que vous en remettiez. Ah ! de grâce, ne ramenez donc pas tout le temps la conversation sur lui. Ou plutôt, si, ne cessons plus d'y songer, mais que ce soit en vue d'un de ces tours dont ses fidèles se souviendront.

PREMIER DEMON — Vous n'êtes pas content de nous, patron ?

SATAN — Content ! il s'agit bien de ça. N'avez-vous pas encore compris qu'un nouveau domaine vient d'être livré à ces imbéciles de la terre ? Et que nous n'y sommes pas entrés ? Et que si nous n'y entrons pas, le monde va nous craquer dans les doigts comme une bulle.

DEUXIEME DEMON — Une bulle du pape.

SATAN — Est-ce que vous aurez bientôt fini avec vos nigauderies ? Vous me rappelez cette espèce de petit poète parisien qui se donne comme archange parce qu'il se promène en jonglant avec des jeux de mots et qu'il a deux vitres en guise d'ailes. Finis les charades et les calembours ! Nous jouissions en paix ; ce printemps n'est plus.

DEUXIEME DEMON — C'est vrai ! on passait à gogo.

SATAN — Tais-toi, pour la dernière fois. Ou tu iras rejoindre ceux qui se traînent autour de la belle Hérodiade enveloppée dans ses serpents.

DOUZIEME DEMON — Eh bien, soit, patron. On fait comme les hommes, on vous déclare la paix.

SATAN — Vous parliez du Gerasénien tout à l'heure. Vous le savez comme moi : le responsable de ces balivernes, c'était encore Jésus.

(A ce nom, irrésistiblement, tous se prosternent). Et vous voyez l'homme que c'est : pas même moyen de prononcer son nom sans fléchir le genou. Je vous le dis, nous n'avons jamais eu sur terre un pareil ennemi. Mais patience ! quand je suis sorti du ciel c'est avec toutes mes armes. Aussi, je vous le garantis, il n'a pas fini de rire ce...

PREMIER DEMON — Eh bien, heureusement, que vous vous êtes arrêté, patron ; un peu plus on allait se mettre encore à genoux.

SATAN — J'ai besoin de vous, contre ce Juif. Un Juif ! Je vous demande un peu ! un Juif qui commence par mener une existence ignominieuse. Il échoue dans toutes ses entreprises pour finir par être crucifié. Comme un assassin. Et trois jours après sa mort, coup de théâtre ! Il ressuscite. Par quel moyen ? Le mystère de son cœur m'est caché. Toujours est-il qu'ayant été méprisé de tous, abandonné des siens, après sa mort, ils se découvrent pour lui une confiance soudaine. Quarante jours après, nouveau coup de théâtre : comme un de ces fakirs qui font pousser des arbres sous le nez du public, il s'élève dans les airs à la vue de ses disciples. — Il faut vous occuper d'eux maintenant. Moi, je me charge de sa mère. Sa mère ! Et qu'est-ce que je vais lui dire à sa mère ? Il suffit que je l'approche pour me sentir

paralysé. Soyez tranquilles : je l'aurai bien à la fin, elle aussi. Par douleur interposée, je m'y glisse. Et sitôt ébranlée, je lui saute dessus, je lui crève le cœur. Ah ! mais, voyez-vous, rien que d'y penser, il y a quelque chose en elle qui me domine encore, qui me dérouté. C'est pourtant une femme comme les autres. Peut-être a-t-elle souffert un peu plus ! mais après tout, elle a deux yeux comme tout le monde, un nez, une bouche. Et elle a l'air pétrie dans une autre matière. Tendre comme une fleur, dure comme une tour. Et répandant de ces parfums ! On se croirait dans un jardin d'été. En même temps, elle est comme une armée rangée en bataille. Ah ! Pierre, Jean, Jacques, Mathieu, Philippe, Thomas, c'est pas malin de les rouler ces gars-là, comme de bonnes pâtes d'hommes qu'ils sont ; mais Marie, je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à la prendre. C'est un rempart solide, une eau transparente qui m'échappe toujours. C'est un paysage d'hiver incorruptible et glacé. Et c'est un murmure de soleil et d'oiseaux, un essaim d'abeilles. Au point qu'elle me donne quelquefois la nostalgie de ce que je fus, avec ce mélange enivrant que j'ai connu jadis de tout ce que la terre contient de douceur et de grâce.

UN DEMON — Attention patron ! Vous êtes en train de devenir amoureux.

SATAN — Amoureux ! Je la hais. C'est la seule créature que je hais sans réserve. En face d'elle je me sens privé de tout hormis ma haine. Je vous le dis : un esprit l'habite par qui la terre et l'enfer sont jugés. Je la déteste d'avoir mis cet homme au monde. Mais peut-être encore plus d'être la plus abandonnée des créatures, la plus effacée. C'est un verger secret où la Sagesse danse sans voile et sans ceinture.

UN AUTRE DEMON — C'est-il pour nous, patron, que vous devenez lyrique ?

SATAN — Ah ! cessez donc de ricaner. Si vous aviez un regard aussi aigu que le mien, vous ne railleriez plus. Les puissances du ciel sont conjurées contre nous dans cet être de chair et de sang. S'il l'emporte, nous ne serons plus que des anges pour rire. Comprenez donc que c'est à cause

d'elle que j'ai refusé le Seigneur. Il me l'avait annoncée et que j'aurais à m'y soumettre. J'ai préféré la solitude et d'être exclu du bonheur éternel plutôt que de m'incliner dans ma nature d'ange devant une fille des hommes.

UN DEMON — Et que devons-nous faire à présent ?

SATAN — Vous jouerez dans leurs cœurs les airs du désespoir. Moi, je vais m'affubler des défroques de la pitié. Ah ! ils aiment maintenant celui qu'ils ont laissé tuer. Trop tard, mes amis ! Vous ne l'avez pas suivi quand il vivait. Que votre mémoire s'éteigne dans son sacrifice inutile !

II

(La scène est sur la rive du Jourdain, face au mont de la Tentation, de l'autre côté de la plaine de Jéricho, à l'endroit où Jean a baptisé Jésus. L'archange Gabriel et l'archange Michel conversent ensemble au bord de l'eau.)

GABRIEL — Sois tranquille, Michel, elle ne cédera pas.

MICHEL — Mais ils sont si faibles ! Est-ce que je ne devrais pas appeler mes légions pour les secourir ?

GABRIEL — Non ! il leur faut descendre encore plus avant dans leur faiblesse. Tu le sais bien. C'est quand ils semblent tout à fait perdus qu'il lui plaît de paraître. Alors tout se dénoue sur un signe de lui.

MICHEL — Comme ils doivent trouver ce jeu cruel !

GABRIEL — Ce n'est pas Dieu. C'est eux qui l'ont choisi. La terre est devenue le champ de la mobilité depuis l'inconstance de leurs premiers parents. Cette belle terre ! Et Dieu qui l'avait faite pour s'y promener comme dans un jardin ! Son jardin dangereux est toujours menacé. Ils ont aidé le diable à le défaire.

MICHEL — Quelle étrange histoire ! On dirait un beau livre.

GABRIEL — Oui. Et le temps s'y déroule sous nos yeux comme une musique légère. Qu'aurions-nous fait si nous n'avions eu à jouer notre rôle dans cette symphonie d'images ? Ah ! je me rappelle le jour où je suis entré dans la

maison de la petite Marie. Elle était dans sa chambre. En prière. — Elle est toujours en prière — Ce jour-là on n'entendait que les sanglots de son cœur. Elle disait au Seigneur de faire d'elle ce qu'il lui plairait. Elle le suppliait de sauver son peuple. Et c'était toute la terre qui se pressait derrière ses sanglots : la terre d'avant la faute. Moi je n'osais pas rompre ce silence adorable plein de larmes et de bruit. Alors je lui dis timidement : "Je vous salue Marie". Elle leva les yeux sur moi. Elle ne paraissait pas surprise. Les choses du ciel lui semblaient aussi simples que d'aller puiser de l'eau à la fontaine. "Vous êtes pleine de grâce, repris-je, le Seigneur est avec vous". — "Que sa volonté se fasse, me dit-elle, je suis sa pauvre servante. Mais pourquoi vous adressez-vous à moi ? Je suis une si petite fille. J'en suis même à me demander comment Joseph a pu me choisir. Tant d'autres étaient plus dignes de lui". Je lui annonçai alors que le ciel voulait épouser la terre. "Et c'est en vous que Dieu doit enfanter son Fils", ajoutai-je. Elle baissa la tête avec un charme enfantin. — "Mais comment, reprit-elle, "Joseph est un grand frère pour moi". Je l'assurai qu'elle avait trouvé grâce devant l'Esprit. Alors elle me regarda sans rien dire. Mais son regard était tout changé. Ce n'était plus un regard de la terre. Un frémissement de son âme avait suffi. Et le Verbe avait pris chair.

MICHEL — C'est depuis ce jour-là, Gabriel, qu'il m'a fallu tenir constamment sous ses yeux l'image de l'ignorance et de la méchanceté humaines. Pauvre Marie ! Toute l'histoire de la terre a donc tourné autour de son consentement. Depuis Eve, c'est une marée qui monte. Maintenant, c'est un flot qui descend. Et ce qui le compose, c'est cet incessant mouvement des hommes, ce va-et-vient perpétuel de chutes et d'ascensions dont on ne saisit le dessin qu'en regardant le Verbe. Et maintenant, les voici seuls de nouveau, prêts à toutes les lâchetés.

GABRIEL — Qu'importe, Michel ! Songe à ce lieu sacré que nous foulons. C'est ici que le Seigneur s'est humilié jusqu'à accepter l'onction des mains d'un homme. Et là-bas,

en face de nous, il permit à Satan de le tenter. Déjà, jadis, c'est entre ces rivages et le pied de ce mont que Jéricho, pour laisser le peuple élu entrer dans la terre promise, s'est écroulé. Il ne s'agit plus à présent du retour d'Égypte ni du baptême du Christ, mais de l'expansion du Royaume à toute la terre. Et voici qu'une nouvelle fois elle va s'ébranler devant le mont de la Tentation, la vieille Jéricho qui déroba le soleil aux yeux des hommes. Ici, la faiblesse, deux fois, a triomphé de la force. Pourquoi t'inquiéter ? Deux fois déjà les bords de ce fleuve ont vu s'accomplir la Promesse : celle du Père, puis celle du Verbe. Et la colombe de l'amour s'est déjà posée sur ces eaux.

RENÉ SCHWOB

NOTES SUR BAUMANN

Un journaliste en mal d'obituaire notait récemment que Baumann, vivant en un siècle où les écrivains catholiques faisaient légion, est passé inaperçu. Ceci est vrai. Mais Emile Baumann eut tout de même ses adeptes, et si ses livres n'ont pas atteint les tirages astronomiques de tant d'autres auteurs, ils sont toutefois entrés de plain-pied dans des cœurs de chrétiens qui étaient prêts à les accueillir. Lui-même n'avait d'ailleurs que faire des tièdes, des timorés et des prudes. L'eau-de-rose n'était pas son fort. Moins violent que Bloy, il lui ressemblait par certains côtés. Catholique entier et intransigeant, il pardonnait mal au siècle de vivre dans cette insouciance religieuse, dans ce relâchement des mœurs, annonceurs des civilisations finissantes. « Nous ne saurions trop, écrivait-il, nous remettre en mémoire qui nous fûmes, la fleur des milices de l'Eglise, les féaux des Saints; l'évidence, en effet, n'est guère niable : ou bien nous redeviendrons le peuple que nous avons été ou, avant peu, nous ne serons plus. » (Préface à *Trois Villes Saintes*, éd. Publiroc, 1920).

Son œuvre¹ comprend des essais, de l'hagiographie et du roman. On lui a souvent reproché son style, et on ne se gênait guère pour lui rappeler qu'il écrivait mal. Il y a là-dessus un malentendu sur lequel je voudrais m'expliquer.

(1) Né à Lyon, le 24 septembre 1868 d'un père musicien et d'une mère née dans l'Abbaye de Cîteaux. Etudes chez les Jésuites. Carrière d'éducateur. Rencontre, à Alger, de Louis Bertrand. Connaît Saint-Saëns auquel il consacre son premier livre. Prix Balzac en 1922. Voyage en Palestine en vue de son *Saint Paul*. Epouse Elisabeth de Groux, en secondes noces. Se fixe quelque temps à Vernègues, puis à Monaco, où il décède en janvier 1942.

En 1922, Emile Baumann et Jean Giraudoux partagèrent le Prix Balzac : fait significatif. En donnant la moitié du prix à Giraudoux, on reconnaissait qu'il écrivait bien mais qu'il n'était pas romancier. On admettait par contre que Baumann était romancier en déplorant que son style ne soit pas plus épuré. On touchait ainsi à l'éternel débat de la *vie* et de l'*art*. Rien sur lequel on s'entende moins.

Baumann est un romancier-né. Il en a l'âme active, créatrice. Il a le sens de la *vie*, du mouvement, du *drame*. D'où vient qu'il écrivit mal, que son style est tout gâté de difformités, comme élégantisé ? D'où vient aussi que Balzac — génial romancier — est affligé du même défaut, qu'il fait ses romans en deux temps : un premier jet pour raconter l'aventure, un second temps pour briller le récit ?

On dirait que le romancier et l'artiste habitent aux antipodes. L'artiste littéraire est sollicité par la forme et le souci du détail, la recherche de l'image, le raccourci de la phrase ou l'effet musical. Pour le romancier, c'est la *vie* qu'il faut rendre, les événements qu'il faut traduire. Le romancier capte le vif, l'artiste le rature selon le beau mot de Valéry.

Mauriac a réussi ce tour de force, d'être à la fois *romancier* et *écrivain*, c'est-à-dire de soigner à la fois trame et style et de donner l'impression de la *vie* tout en subordonnant la matière à la notion du beau littéraire. Plus justement, Mauriac impose à sa phrase un rythme qui lui est propre : raccourci, nerf, chaleur, voire feu. Il la rejette toute chaude.

Qui niera que Baumann soit romancier ? *L'Immolé* regorge de *vie*. Maintes scènes en sont inoubliables. Pour ma part, rien ne m'a fait plus impression que cette remontée du fleuve que fait le jeune héros pour retrouver le corps de son père suicidé ; cette veillée funèbre, au cours de laquelle, la mère reste seule entre son mari mort et son fils endormi, dont la flamme des cierges projette sur le mur les ombres confondus.

Baumann est plus qu'un romancier ordinaire : il est surnaturel. Entendons par là qu'il crée ses personnages

en fonction de deux réalités. « La foi catholique, avoue-t-il, est le sang de mes veines ; si elle ne battait en moi, je ne me concevrais point existant, et je ne puis envisager les hommes que sous la clarté de deux faits auxquels se ramènent tous les autres : la chute et la rédemption » Les problèmes de la réversibilité des mérites et des fautes, la vocation religieuse, la résignation chrétienne, le mal, l'indiscipline ecclésiastique font la trame de ses récits âpres, tendus à se rompre. Ils relèvent tous de la veine naturaliste quant à leur forme ; le fond, par contre, qui les sous-tend, appartient à la mystique la plus éprouvée et la plus sûre. Le naturalisme devient surnaturalisme non point comme superlatif de naturalisme mais comme annexe du surnaturel. On voit assez quel étonnant parti un catholique de la trempe de Baumann peut tirer de ce double registre en les faisant jouer simultanément, l'idée catholique servant de contrepoint constant. C'est, selon le mot de Massis, la forme parfaite du réalisme intégral — celui que nous souhaitons.

La mystique de Baumann ne s'est pas manifestée que dans le roman. L'hagiographie, il va sans dire, était de nature à attirer et à retenir un tempérament aussi exigeant. *Saint Paul* restera son chef-d'œuvre. N'a-t-il pas aussi contribué à faire connaître aux laïcs les grands mystiques Ruysbroeck, Angèle de Foligno, Catherine Emmerich. Il est également parti en pèlerin vers les « collines inspirées » et a raconté les fastes d'Ars-en-Dombes, de Saint-Jacques-de-Compostelle et du Mont Saint-Michel dans un beau livre.

On lui doit aussi un essai sur l'amour humain vu en profondeur : *le Cantique éternel* ; un petit livre sur l'abbesse *Héloïse* ; une réhabilitation de Marie-Antoinette ; des commentaires sur Bossuet ; une vision apocalyptique de la fin des temps : *La paix du Septième jour* ; un ouvrage sur *Saint-Saëns* ; un sur les Chartreux ; un autre sur les Dominicains ; une biographie du peintre Henry de Groux, dont il avait épousé la fille, etc.

Enfin, j'ai une dette personnelle envers lui : il est le premier écrivain qui ait porté quelque attention à mon humble message. Dans une lettre reçue un peu avant la guerre, il

me disait son émotion d'être aimé de la jeunesse canadienne-française qu'il appelait « les Français d'outre-mer ». Il avait dédié l'un de ses livres : *Ad carissimarum animarum et scriptoris ipsius redemptionem*. Sa prière obtiendra beaucoup à ceux qui l'ont aimé au travers ses livres.

MARCEL RAYMOND

LES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS

Printemps 1938 : envahissement de l'Autriche; printemps 1939 : envahissement de la Tchéco-Slovaquie; printemps 1940 : écrasement de l'armée française; printemps 1941 : conquête des Balkans. En ce début du printemps 1942, les peuples sont une fois de plus dans l'attente de grands développements. Cette attente ne va pas sans angoisse, mais elle est surtout faite d'espérance. Il y a aujourd'hui plus d'espérance dans le monde qu'il n'y en avait aux printemps précédents, et tous les peuples, arrachés par l'excès même du mal à l'esprit de stupeur et de fatalisme, commencent à songer au printemps qui sera, pour l'humanité entière, le recommencement de la vie.

L'esprit d'offensive, naguère le privilège des Etats totalitaires, a fait récemment de grands progrès dans les Nations Unies. Quelles sont, de part et d'autre, les possibilités offensives réelles ? La situation stratégique sur les divers fronts est trop obscure, les états relatifs des forces en hommes et en matériel trop peu connus pour qu'un non-technicien puisse construire une hypothèse sérieuse. Cela ne signifie pas seulement que les bons citoyens doivent s'abstenir d'anticipations fantastiques, susceptibles de produire de dangereuses déceptions. Cela signifie aussi que les défaitistes n'ont aucun droit à faire entendre leurs anticipations déprimantes. Considérons par exemple la situation du front russe. Il serait arbitraire d'affirmer aujourd'hui (27 mars) que les victoires des armées soviétiques ont brisé d'avance les chances d'une offensive nazie; il serait également arbitraire d'affirmer que ces chances demeurent excellentes. Le moins que l'on puisse exiger, c'est que les défaitistes et les désespérés se voient interdire une liberté d'anticipation que les bons citoyens s'interdisent à eux-mêmes.

C'est au général Mac Arthur qu'il appartient de décider quand il sera possible aux Nations Unies de prendre l'offensive dans le Pacifique. Mais il y a une certaine sorte d'offen-

sive, la plus décisive de toutes, qu'il nous appartient de prendre sur le champ. Il n'est pas nécessaire pour la lancer et la conduire, de connaître la stratégie ou de posséder des renseignements secrets sur les situations militaires et diplomatiques. Les paresseux et les lâches aiment à trouver dans leur ignorance une excuse à leur inaction. Ils voudraient nous faire oublier qu'une armée en bataille n'est jamais que l'avant-garde d'un peuple en guerre. J'ignore si les armées des Nations Unies sont en état de prendre l'offensive ce printemps, ou plus exactement, j'ignore dans quelle mesure et sur quels fronts elles sont en état de prendre l'offensive. Mais fût-il vrai que l'offensive des armées doit être remise à plus tard, il resterait incontestable que l'offensive des peuples ne doit souffrir aucun délai, et qu'il appartient à chacun de nous de la conduire avec une impatience farouche.

Les recommandations concernant l'esprit d'offensive ne seront efficaces que si chacun de nous comprend de façon concrète ce que sa participation à l'offensive des peuples doit représenter dans sa vie quotidienne. Pour certains, cette participation représente le passage de l'état civil à l'état militaire ou le passage d'un *peace-job* à un *war-job* (peut-être moins agréable et moins bien payé). Pour tous elle représente certaines transformations dans la vie intérieure et dans les habitudes sociales.

D'innombrables écrits et discours, dans tous les pays et dans toutes les langues, ont dénoncé, décrit et expliqué, la méthode de confusion systématiquement employée par les Nazis. On a souvent signalé l'efficacité de cette méthode. Aujourd'hui, il convient de dire que son efficacité est encore beaucoup plus redoutable que les analystes les plus pessimistes n'auraient osé le croire. Car c'est un fait que le martyr du peuple juif, celui du peuple allemand, celui du peuple autrichien, celui du peuple tchèque, celui du peuple polonais, celui du peuple français, ... Pearl Harbor, Singapour et Java n'ont pas suffi à dissiper toute confusion et à rendre impuissants les fauteurs de confusion. Ces derniers conservent le pouvoir de faire circuler dans la jeunesse — dans cette jeunesse qui demain sera appelée au

sacrifice suprême —, leurs réflexions dissolvantes, habilement couvertes d'un masque de moralité distinguée et quelquefois — ce qui est vraiment un comble d'horreur — d'un masque religieux, chrétien et catholique. Ce jeu de masques a produit, en Europe, les résultats que nul n'ignore. Comment expliquer qu'il soit encore toléré par tant de braves gens qui n'ont certainement pas des âmes de traîtres ?

A ma connaissance, cette persistance de l'esprit de confusion, qui sert l'ennemi plus utilement que ne pourrait le faire aucune victoire napoléonienne, s'explique par le fait que nous sommes trop longtemps demeurés, dans l'ordre idéologique, sur la défensive. La défensive, dans l'ordre idéologique, consiste à s'en tenir à des négations. Rejeter le culte païen de la race, rejeter le culte païen de l'Etat, rejeter le principe de l'Etat totalitaire : quiconque a observé les saboteurs des forces morales sait que de telles négations leur donnent fort peu d'alarmes ; ils les jugent, non sans quelque raison, parfaitement *inoffensives*. Ce sont des mesures défensives qui n'ont jamais gagné une bataille. Vous rejetez le culte païen de la race ? La belle affaire ! les propagateurs de l'antisémitisme commenceront donc par vous dire qu'ils condamnent l'antisémitisme dans les termes mêmes où le Pape Pie XI l'a condamné ; puis ils se borneront à suggérer que les Juifs du monde entier ont de bonnes raisons de détester Hitler et les Nazis, et que par conséquent il n'est pas incroyable qu'ils aient joué un certain rôle dans le déclenchement de la guerre contre le nazisme, que sans leur influence il serait peut-être plus facile d'envisager une paix de compromis, etc. Le sinistre tour est joué. Le propagandiste savait qu'il n'avait rien à craindre de votre position défensive ; il l'a tournée élégamment, comme d'autres ont tourné la Ligne Maginot. Il se serait senti beaucoup moins à l'aise en face d'hommes débordant d'enthousiasme créateur, qui dès les premiers mots lui auraient fait entendre qu'ils avaient résolu de mourir et de tuer pour l'avènement d'un monde où régnera une justice égale pour tous.

Que chacun de nous apporte donc sa contribution à cette grande œuvre conquérante : la conception et la diffusion de

l'idéal positif qui doit être celui des peuples des Nations Unies. Des millions d'hommes souffrent aujourd'hui les pires tourments parce qu'à l'heure décisive la force des justes a été désarmée par le doute. Nous serions de grands criminels, si nous allions prolonger leurs tourments en tolérant plus longtemps les effets du doute parmi nous. Pour que les millions d'enfants qui souffrent de la faim en Europe captive aient du pain et du lait; pour que les jeunes filles de l'Allemagne, d'Autriche, d'Alsace, de Pologne, cessent d'être données en pâture aux héros des mythes nordiques; pour que les prêtres de Dieu ne soient plus exposés aux plus redoutables influences corruptrices, il faut que non contents de dire *non* à tous les mensonges, nous ayons l'esprit tout rempli des choses merveilleuses que nous accomplirons quand nous aurons remporté la victoire. Serions-nous incapables de tout effort d'imagination? L'imagination créatrice ne nous sera pas refusée, si nous sommes animés d'un véritable esprit de sacrifice et d'amour. Il n'y a que l'égoïsme qui cause la stérilité.

La conception d'un idéal positif et créateur ne manquera pas de jeter une vive lumière sur le caractère de la guerre que nous faisons. En retour, tout ce qui contribue à faire comprendre le caractère fondamental de cette guerre facilitera singulièrement la conception d'un idéal positif et créateur.

Qu'est-ce donc que cette guerre! Est-ce une guerre de nations, une lutte pour la suprématie entre pouvoirs politiques, comme la guerre austro-prussienne de 1866? Est-ce une guerre de religion? Est-ce une guerre de puissances économiques? Est-ce une guerre de classes? Ceux qui veulent entretenir parmi nous les effets du scepticisme auront beau jeu de faire valoir qu'il y a, dans cette guerre, un peu de tout cela. Par certains côtés, c'est une lutte d'Etats jaloux de conquérir ou de conserver leur suprématie, leur influence ou leur indépendance; par certains côtés c'est une lutte pour la conquête des matières premières et des marchés; par certains côtés, c'est une lutte entre les persécuteurs de l'Eglise et les défenseurs de sa liberté; enfin la ligne de

partage des combattants coïncide quelquefois partiellement avec la ligne de partage des classes. En France par exemple, les partisans de la défaite se recrutent à peu près exclusivement dans les classes privilégiées, tandis que les travailleurs demeurent à peu près unanimement les alliés fidèles des Nations Unies.¹

Tout cela est exact, et les exploiters de la confusion n'auront qu'à mettre en évidence l'aspect opportun au moment opportun pour nous empêcher, si nous nous prêtons à leur ruse, de voir clair dans cette guerre et dans les tâches qu'elle nous impose. Par exemple, si un catholique allemand parle des épouvantables dévastations opérées dans l'âme de la jeunesse par l'idéologie des Nazis, ils s'empresseront de rappeler que nos alliés soviétiques ont derrière eux vingt-cinq ans de campagnes sanglantes en faveur de l'athéisme; si quelqu'un déclare qu'il s'agit d'un conflit entre la démocratie et la dictature, ils feront remarquer que la Grèce de Métaxas était un pays dictatorial : elle a pourtant résisté à l'offensive des dictatures avec un incomparable héroïsme. Le jeu est facile et brillant; les faibles ne manquent pas de se laisser prendre à cette dialectique aisée et de conclure qu'à cette guerre on ne peut décidément rien comprendre; conclusion qui favorise aimablement toutes les formes de l'égoïsme.

La vérité est qu'il n'y a pas de types purs en histoire et qu'une guerre, surtout à notre époque, réunit inévitablement une pluralité de caractères. Considérons par exemple la récente guerre d'Espagne : c'était une guerre de factions politiques, c'était une guerre religieuse, c'était une guerre de classes, c'était le commencement d'une guerre entre nations. Cherchez-vous un type pur ? Vous ne le trouverez pas, et vous conclurez qu'il n'y a pas moyen de comprendre.²

(1) Je dis bien : coïncide quelquefois *partiellement*. Il y a, dans les classes privilégiées de France, d'admirables éléments de résistance aux Nazis et à leurs collaborateurs.

(2) De la même manière, on pourrait s'amuser à rendre la guerre de Trente Ans inintelligible en mettant en valeur le fait que Richelieu, cardinal de la Sainte Eglise et ministre du roi très-chrétien, était du côté des princes protestants.

Mais nous qui voulons comprendre et qui savons fort bien qu'il n'existe pas de types purs dans l'histoire, nous nous demanderons simplement quel est le caractère *prédominant* de cette guerre. Alors nous aurons des chances d'y comprendre quelque chose.

Il y a à Paris un vieillard célèbre dans le monde entier pour ses écrits et ses discours. L'énumération de ses titres est longue, mais personne n'a jamais oublié d'y faire figurer celui-ci : *grand patriote*. Pendant soixante ans au moins, ce grand patriote a *mangé de l'Allemand* comme un franc-maçon de sa génération mangeait du jésuite. Au cours de la première guerre mondiale, il a maintes fois risqué sa vie pour le service de la France. On raconte que le jour où les Nazis sont entrés à Paris, il travaillait encore à un livre contre l'Allemagne. Quelques jours plus tard, il donnait au gouvernement du Maréchal Pétain une adhésion grosse d'influence; il est devenu un des leaders de la collaboration avec les Nazis.

Récemment, un ami qui connaît l'histoire de France m'appela au téléphone: il venait d'apprendre que le grand patriote avait prodigué ses encouragements aux légionnaires français qui s'en allaient combattre la Russie, en uniforme allemand et après avoir juré fidélité à Hitler. Cet ami connaît admirablement l'histoire de France, mais ceci était trop fort pour lui : un si fameux patriote partant en guerre, à sa manière, en faveur de l'ennemi qu'il a tant détesté, au moment même où cet ennemi occupe Paris, pille ses richesses, affame sa population, et fusille les innocents par centaines. S'agissait-il d'un cas de démence sénile ? Mon ami connaît l'histoire de France beaucoup mieux que moi; mais j'ai l'avantage de connaître d'assez près le grand patriote et le groupe social où il est né, où il a été nourri, qui lui a fourni ses idées et ses passions. Aussi n'ai-je manifesté aucune surprise; je n'ai pas attribué à la démence sénile le geste de ce vieil anti-allemand encourageant des Français à donner leur vie pour les bourreaux de la France. J'ai déclaré que ce geste-là était en préparation depuis soixante ans. Car le grand patriote avait toujours passé pour un admira-

teur de la force. Il avait détesté l'Allemagne, mais avait-il moins détesté la France de la Révolution et la France du Front Populaire ? Il avait signé le manifeste immonde publié, en 1935, par les intellectuels fascistes en faveur de l'agression fasciste contre l'Ethiopie. L'unité de sa carrière politique s'accommodait de son choix final : entre la croix de Lorraine et la croix gammée, la croix gammée. En 1914, c'était tout autre chose. L'Allemagne d'alors n'avait pas l'avantage de se poser en champion de l'ordre et de l'autorité contre la marée montante des masses révolutionnaires : c'était le pays le plus socialiste du monde.³ La guerre de 1914 était une guerre entre nations. En ce qui concernait la France et l'Allemagne, c'était essentiellement un épisode de la vieille rivalité franco-germanique, c'était la suite de la guerre de 1870. Le grand patriote se trouvait tout naturellement du côté de son pays — sans hésitation possible, sans doute possible, sans que l'idée d'une autre attitude pût effleurer son esprit. Mais en 1940, après que la défaite des armées françaises eût clarifié la situation, et permis à toutes les forces anti-démocratiques de France (nazis, fascistes, et simples réactionnaires) de s'emparer du pouvoir, *la grande ligne de partage ne passait plus à la même place*, et le vieux patriote se trouvait du même côté que Laval et Darlan, Mussolini et Suner... et, puisqu'il le fallait bien, du même côté que Hitler. Il ne s'agissait plus principalement d'une guerre entre la France et l'Allemagne, *il s'agissait principalement d'une guerre civile internationale*.

Une guerre civile internationale : voilà, parmi les multiples aspects de cette guerre, l'aspect dominant, celui qui explique le plus de faits, celui qui fournit les renseignements les plus utiles à notre action. En réfléchissant sur cet aspect fondamental de la guerre où nous sommes engagés, nous ne tarderons pas à mieux comprendre les conditions élémentaires de l'offensive des peuples qui doit avoir lieu sans délai, quoi qu'il en soit des possibilités d'offensive militaire.

(3) Effectifs du parti socialiste français en 1914 : 90.725; effectifs du parti social-démocrate allemand à la même époque : plus d'un million.

Pour prendre l'offensive, n'est-il pas indispensable d'être exactement renseigné sur les positions de l'ennemi et sur celles des forces amies ? Dans la grande offensive des peuples libres, l'ennemi a des positions partout où il y a des hommes prêts à s'accommoder d'une société sans justice, sans liberté et sans vérité. Mais les forces amies sont également présentes dans tous les pays du monde, non seulement sur le territoire des Nations Unies, mais en France et en Italie, en Allemagne et sans doute au Japon. Ne négligeons rien de ce qui peut contribuer à la conscience et à l'organisation de leur unité. L'armée des Nations Unies est le glaive des peuples opprimés en même temps que le glaive des peuples libres. L'offensive des peuples peut s'engager avec confiance en ce printemps de 1942 : elle a l'avantage d'une écrasante supériorité numérique.

YVES R. SIMON

(Copyright by Les Editions de l'Arbre)

ANDRÉ MAUROIS ET LA LITTÉRATURE MODERNE

Il est paru récemment à New-York un volume de M. André Maurois¹ qui réunit un certain nombre d'études déjà publiées en revues et quelques-unes inédites. Ces pages sont du plus haut intérêt et plusieurs avaient regretté jusqu'aujourd'hui que les textes bien connus sur Gide ou Valéry publiés dans *Conférenci*a n'aient jamais été réunis en volume.

Dans un court avant-propos, Maurois nous raconte une dernière visite qu'il rendit à Bergson, quelques mois avant

(1) *Etudes littéraires* I. Par André Maurois. Editions de la Maison Française, New-York, 1941, 248 pp.

sa mort : « Les deux mains immobiles ; les muscles même du visage ne bougeaient plus. Soudain, de ce corps aboli, sortit une voix vigoureuse et pure. » L'idée de cette voix intacte dans un corps diminué fournit à Maurois un riche thème de comparaison. « La France, elle aussi, n'est plus, en apparence, qu'un corps prisonnier de ses maux. Mais de cette noble forme, enchaînée, montent encore des chants sublimes. La voix de nos poètes n'est pas morte. Elle n'est même pas altérée. » (pp. 7 et 8).

Ce livre n'est pas à proprement parler de la critique littéraire. Entendons que Maurois ne s'efforce nullement de trouver des points de vue nouveaux ou des considérations originales sur tel auteur ou tel livre. Il veut présenter à ses amis américains des auteurs prétendus, à tort, difficiles. « Si j'ai pu, note-t-il à la fin de son avant-propos, conduire au seuil de leurs œuvres quelques esprits dignes de les aimer, mon rôle, qui fut celui d'un guide et non celui d'un critique, est rempli. » (p. 8).

Les *Etudes littéraires I* traitent de Paul Valéry, André Gide, Marcel Proust, Henri Bergson, Paul Claudel et Charles Péguy. Arrêtons-nous aux deux premiers.

Maurois aime beaucoup peindre par analogie et, dès le seuil de son étude sur Valéry, il lui trouve une très remarquable ressemblance avec Descartes : tous deux sont venus à la prose par le double chemin de la poésie et de la science. Comme Valéry, Descartes commença par être « amoureux de la poésie » et, malgré le *Discours de la Méthode*, son dernier ouvrage fut une pièce de vers qu'il écrivit à Stockholm. Ni l'un ni l'autre ne voulurent faire métier d'homme de lettres ; tous deux attendirent plus de vingt ans avant de donner au monde le message qu'ils avaient à lui apporter.

Racontant à grands traits la vie de Valéry, Maurois la ponctue en maints endroits de réflexions personnelles qui ne manquent pas d'à-propos : « le premier de classe est souvent un adolescent qui accepte de ses maîtres une nourriture déjà mâchée... L'élève rebelle, mécontent de la vérité officielle, cherche son salut par d'autres chemins, parfois

le trouve. » (pp. 13 et 14). A vingt-quatre ans, Valéry écrit *La Soirée avec Monsieur Teste*, œuvre dans laquelle il est déjà tout entier : besoin de rigueur, horreur du vague et de cette apparence de clarté qui satisfait plusieurs, besoin surtout de remettre le langage en question, de vérifier le contenu des mots. Ce souci de rigueur l'amène à étudier l'œuvre de Léonard de Vinci.

Il est incontestable que Paul Valéry est le plus grand esprit de ce temps. Ceux qui ne l'ont pas encore compris avant ce jour liront avec reconnaissance l'introduction à l'œuvre de Paul Valéry de Maurois. Ils y gagneront un grand amour pour Valéry et, aussi, pour Maurois.

Même familiers avec les études si fouillées d'un Du Bos, d'un Léon Pierre Quint, d'un Hytier, d'un Schwob ou d'un Fernandez, les pages que Maurois consacre à André Gide vous apprendront encore quelque chose.

Tout jeune homme doit, à un âge qui peut varier avec les individus, tuer en lui le romantique pour pouvoir renaitre classique. Ainsi Goethe écrivant Werther, ainsi Maurois écrivant Ariel, ainsi Gide, confident de André Walter ont anéanti le romantique au moment où ils découvraient après une enfance abritée la difficulté de la vie, la puissance des passions, la méchanceté des hommes.

Gide eut une enfance guindée et sournoise. On le surveillait constamment ; on lui faisait porter une affreuse chemise empesée « cuirasse blanche qui s'achevait en carcan » et un faux-col trop dur. Maurois écrit un raccourci admirable : « cette chemise empesée et ce faux-col trop dur sont de bons symboles d'une enfance à laquelle on refusait souplesse et liberté. » (p. 66). Il met très bien en lumière le fait dominant de toute la vie et l'œuvre de Gide : son éternelle jeunesse qui fait que les adolescents sont toujours allés à lui parce qu'il a rendu dans la forme la plus parfaite des découvertes qui appartiennent essentiellement à l'adolescence, qu'elle sent confusément en elle, depuis longtemps, mais qu'elle n'a jamais pu exprimer. Maurois met également le doigt sur l'évidente et incontestable sincérité de Gide. Il a osé dire ce que personne n'avait même pensé à dire. D'ailleurs

Maurois ne cesse de répéter, tout au long de son étude, qu'il n'y a pas qu'un seul Gide. Flottant, inquiet, hésitant, caustique, ironiste tout a été dit sur lui et il est davantage.

C'est à Pontigny que Maurois vit Gide pour la première fois : « Je me souviens très bien, confie-t-il, de cette première arrivée à Pontigny, par un petit chemin de fer à voie étroite. Toutes les portières s'ouvraient et, de chaque compartiment, sortaient des chapelets d'hommes de lettres. Sur le quai, à côté de [Paul Desjardins], était un homme au visage rasé dont les traits évoquaient certains masques japonais, visage si étonnant qu'il en devenait beau. L'homme était vêtu d'une grande pèlerine de montagnard, dans laquelle il s'enveloppait avec une élégance naturelle, et il portait un large feutre à calotte pointue qui ressemblait à un chapeau de Mexicain, mais qui était fait d'une sorte de velours gris. C'était André Gide. » (p. 56). Après nous avoir fait circuler à travers l'œuvre gidienne, Maurois conclut : « Peut-être souhaiteriez-vous me voir conclure par un jugement, par une condamnation ? Je ne saurais. Entièrement différent de Gide, je n'en attache pas moins grand prix à son amitié. En un temps où les faux-monnayeurs de l'esprit sont légion, j'aime un homme qui essaie d'être vrai et de faire circuler un peu d'or. « Mais il n'est pas plus vrai que d'autres, me répondraient ses adversaires... Mais lui-même est un faux-monnayeur... Je ne le crois pas. Il y a dans ses propos et dans ses écrits un alliage de sincérité et de défi. Les faux anges évoquent encore en lui les démons qui tourmentaient Saül. Mais il demeure éveillé alors que les marchands de sommeil triomphent. » (p. 89).

C'est assez dire par ces notes fragmentaires tout l'intérêt du livre de Maurois et tout le plaisir qu'on en peut tirer. C'est une merveilleuse introduction à la littérature moderne menée par le meilleur des professeurs. On y retrouve les qualités qui caractérisent toute l'œuvre de Maurois : le goût du bien-fait et du soigné, l'élégance et une étonnante clarté française même lorsqu'il s'agit de traiter du clair-obscur !

MARCEL RAYMOND

DOROTHY DAY ET LE CATHOLIC WORKER

Dorothy Day parlait le 31 mars dernier devant une cinquantaine de personnes à l'Institut Pédagogique. Ce fut une réunion intime sans publicité préalable. On comprend pourquoi. Dorothy Day ne cache pas qu'elle est pour "the green revolution", la révolution par l'espérance, la confiance que nous devrions avoir les uns dans les autres. Ce fut l'idée dominante, elle la répéta souvent : on sous-estime la puissance spirituelle de l'homme. Il faut lui demander plus. On la traite d'esprit anti-clérical, a-t-elle dit, à cause de ses remarques sur l'autorité religieuse qui a laissé la foi catholique romaine devenir d'une pratique aisée et confortable pour la grande majorité.

La charité telle que pratiquée par certaines organisations, aux Etats-Unis (et peut-être ailleurs) a une figure répugnante et blesse la dignité de l'homme.

Il y a dix ans, avec Pierre Maurin, théoricien du groupe, Dorothy Day a lancé le journal "The Catholic Worker", (75,000 exemplaires par mois). En 1940, LA RELÈVE donnait un article de H. A. Reinhold, expliquant l'essence du mouvement fondé par Pierre Maurin, "jetant au milieu d'eux la dynamite d'une doctrine révolutionnaire qui s'appelle le Sermon sur la Montagne". "Il fut le premier catholique à restaurer d'une façon pratique la vieille institution chrétienne de l'hospitalité". A ceux qui demandent un abri ou un morceau de pain, on le donne sans poser de questions. Et parfois ceux mêmes qui ont demandé l'aumône et l'hospitalité deviennent les chefs d'une de ces maisons offertes à Dorothy Day pour ses pauvres. L'élection se fait naturellement ; prend la responsabilité celui qui travaille le plus et sur lequel on peut compter. Ceux qui désirent s'établir sur la terre sont envoyés sur une des fermes dont le nombre augmente chaque année grâce à des dons et à des économies réalisées par une pauvreté volontaire absolue. Depuis trois ans, Dorothy Day accorde une plus grande importance encore à ce retour à la terre et ceci nous touche particulièrement. Elle a cité en exemple nos Ecoles d'Agriculture et Ménagères.

Il faut effectuer une décentralisation, a-t-elle dit. Des villes comme New-York, Chicago, Pittsburg sont des monstruosité. Les grandes industries avec leurs conditions de travail nient la dignité morale de l'homme et son sens des responsabilités, et mènent à un capitalisme dévorant et anti-chrétien.

Dorothy Day ne propose dans son humilité aucune solution politique immédiate à d'aussi grands problèmes. Sa tâche est de s'occuper des victimes, des plaies qu'une ville comme New-York entretient, des injustices atroces infligées à des minorités comme les nègres, à des

classes de travailleurs dont les conditions de travail sont inhumaines comme celles que requiert le marché du tabac ou du coton.

Elle se sent obligée surtout envers les pauvres rejetés des hospices pour diverses raisons; envers les pêcheurs, les révoltés, les grévistes, les communistes qui ne reçoivent aucun secours religieux, ceux qui ne "voient (dans l'Eglise) que la richesse apparente et la conduite des affaires là où ils s'attendaient à trouver la simplicité évangélique" (Reinhold). Bien des raisons éloignent le peuple qui souffre de l'Eglise. Pour quelques exemples de pauvreté volontaire et *absolue*, qui s'approche des taudis? partage leur misère dans la fraternité? La charité en uniforme blanc, bien organisée et bien propre peut soulager bien des misères, mais elle n'atteint pas l'âme des pauvres aigris et révoltés des abus d'une société chrétienne.

A des questions qui lui furent posées, à savoir si cette organisation communautaire des familles rurales autour de l'église, avec l'aide du système coopératif, la décentralisation des villes était un idéal qu'elle proposait, et si cet idéal n'allait pas à l'encontre de la démocratie, Dorothy Day a répondu avec finesse, en citant Pie XI, Pie XII et Saint Thomas: si un régime n'apporte pas à l'homme le minimum de sûreté matérielle qui permette sa vie spirituelle, il doit être changé.

Cette femme est un témoignage extraordinaire. A la voir si dépouillée des biens matériels et de l'orgueil de l'esprit; à l'entendre parler, debout comme quelqu'un que l'on interroge, d'une voix sans inflexions, dans une humilité si complète, on comprend qu'un professeur américain bien connu ait dit qu'elle était la première chrétienne qu'il eût rencontrée depuis vingt ans.

Simone AUBRY.

LES VELDER¹ par Robert Choquette

C'est avec grand plaisir qu'en septembre dernier, les radiophiles ont appris la parution en roman des sketches si goûtés de *La Pension Velder*.

Cette idée d'une pension, chère à Balzac parce que fertile en observations de mœurs et de caractères, Choquette l'adoptait dans *La Pension Leblanc* où il nous annonçait "une chaîne d'études qui tâcherait d'encadrer au cours des années à venir, les physionomies diverses de la Province de Québec". *La Pension Leblanc*, le *Curé de Village* et les *Velder* témoignent qu'il a tenu promesse.

Aujourd'hui, en interrogeant les classes de la société montréalaise, l'auteur se révèle une espèce de Balzac canadien, anxieux de peindre sans fard les scènes et les types de la ville dans le train-train de la

(1) Editions Bernard Valiquette. Préface d'André Maurois.

vie quotidienne. Bon prélude déjà avec ces trois premiers livres d'une "Comédie humaine" proprement canadienne-française.

Avec relief se campent devant nous les personnages les plus bigarrés, choisis au hasard dans les milieux humbles et riches. Ce sont, avec leurs qualités et leurs défauts des types bien vivants, en chair et en os, tels qu'il nous semble en croiser chaque jour sur la rue. Mentionnons Mme Velder et son chien Clairon (pendant original de Mme Vauquer et son chat, dans la pension Vauquer du *Père Goriot*); Philidor Papineau, l'humoristique et sémillant voyageur de commerce; M. Sicotte, le veuf aux yeux clairs (Hé! hé!); Mlle Florence, jeune fille volontaire et pleine de bon sens; Mlle Laviolette, la vieille fille inconsolable; le bonasse et timide Frédéric... Dans sa rude franchise, Choquette dénonce les tares de la société. Si bien que nous ne pouvons réprimer un sentiment d'aversion à l'égard d'Alexis Velder, au cœur contracté de haine orgueilleuse, et surtout devant les grimaces de M. Côté, ce filou qui le tient à la chaîne.

Le roman débute dans l'ambiance d'une pension, rue Sherbrooke, près Saint-Denis. C'est là qu'habitent les personnages. C'est là qu'avec sa mère vit et travaille au ménage Elise Velder, pauvre Cendrillon maltraitée par Alexis, un frère violent et jaloux. Mais un soir, lors d'un thé-mode où elle figure comme mannequin, le coup de foudre qui bouleversera sa vie: l'éblouissement de Marcel Latour à sa vue! Avec l'amour qui s'allume, Elise connaît le tiraillement entre deux vies combien contrastées; vie familière de la pension et vie mondaine des Latour. Pendant ce temps, c'est la lutte et la victoire de l'amant qui, grâce à l'intervention de son père et d'un prêtre, arrache à Mme Latour, femme de "thés" et de préjugés sociaux, son consentement à son bonheur. Enfin, toutes les barrières abattues, suit, comme de juste, le mariage...

Voilà *Les Velder*. Pénétrante analyse, fine psychologie où affleure et apparaît dans sa nudité l'âme canadienne-française. Le récit y court alerte, sans jamais s'alanguir d'ennuyeuses descriptions. Toutefois, *Les Velder* ressemble à un fleuve sinueux, charriant quelques déchetts. Et ce qui entache l'ouvrage de ces imperfections tient, croyons-nous, au genre roman-radiophonique lui-même. Qu'à la radio ou au cinéma, les tableaux s'imbriquent les uns les autres plus qu'ils ne s'appellent en sévère logique, très bien. Les conventions nous y ont habitués. Mais que d'un paragraphe à l'autre des *Velder*, on nous véhicule brusquement de la pension à la maison des Latour ou au magasin de Mme Régina, il y a de quoi dérouter. En outre, pour ne pas perdre de vue et mener de front tous ses personnages, l'auteur a beau être un ordonnateur de grande classe, il doit forcément sacrifier à la marche de l'intrigue principale.

D'ordinaire le style de Choquette est de parler une langue naturelle, à la saveur de chez nous. Son dialogue, pétillant de saillies et

de canadianismes, est trop connu pour que nous nous attardions à le louer. Malgré son dépouillement, la phrase est loin d'exclure toute poésie. Celle-ci fuse souvent, au fil du récit ou au terme d'un chapitre, en images sapides et toujours inédites, quand ce n'est pas dans les échappées lyriques et un peu théâtrales du jeune Marcel Latour.

Les Velder est une belle réussite dans le genre, et qu'envieront nombre de nos écrivains. Qu'on nous permette cependant d'affirmer que l'auteur n'a pas donné là l'entière mesure de son talent. Nous sommes en droit d'exiger davantage de notre meilleur poète canadien. Il a produit des ouvrages qui laissaient prévoir le pur chef-d'œuvre. Ne faut-il pas croître sans cesse ? Par la fusion de ses remarquables dons de poète et de son art parfait du dialogue, pourquoi, à l'exemple de Claudel ou de Ghéon, ne doterait-il pas notre littérature d'un théâtre poétique dans l'épanouissement total de ses virtualités essentielles ?

Georges COTEL.

BLEU DE CHINE

Autant dire bleu ciel. Bleu dérobé aux prunelles de nos broussards, qui vont chaque jour le ravir eux-mêmes au ciel, leur Père étant là. Un bon Père. Et puissant, le Tout-Puissant en personne. En Trois Personnes.

Notre Père aussi. Notre Père, à nous, et capable de verser en nos propres prunelles du bleu de Chine, ce bleu que garde, en dépit de tout, le regard confiant, héroïque en son courage, de ceux qui, de là-bas, hantent nos rêves désolés, nos rêves emmêlés de lancinantes inquiétudes.

Dieu sait jeter des ponts sur les abîmes que les hommes croient, ou voudraient, infranchissables. Donnez-moi la main. Engageons-nous sur les ponts du bon Dieu. Mettez dans vos yeux une larme de bleu.

Par l'intermédiaire du Vatican, notre Supérieur de Chine nous annonce que tous nos prêtres peuvent dire la messe chaque jour. Et ce même Vatican transmet à Suchow toutes les intentions de messes que votre charité nous confie.

Tout ne va donc pas si mal : à chaque aurore, l'éternel sacerdoce retrouve ses mains libres pour l'éternelle offrande et chaque missionnaire peut refaire sa jeunesse délabrée dans l'intimité divine à l'autel.

Votre main encore pour un autre pont. Vos deux mains cette fois.

Grâce à l'obligeance de M. le Consul de Suisse, le Ministère des affaires extérieures de notre Gouvernement d'Ottawa s'engage à faire passer chaque mois, pour chacun de nos gars, la somme de CIN-QUANTE... belles piastres... si je l'ai.

L'aurai-je ? Des gars, j'en ai 75 à l'autre bout du pont !...

Il me semble que oui, que je vais l'avoir. Et cela ouvre une rigole de bleu dans mes grands yeux blancs de

LAVOIE, s. j.

RENE SCHWOB

Cinq mystères en forme de rétable

LA NUIT DE NOËL

L'ADORATION DES MAGES

LE DRAME DE LA PASSION

"Ces mystères dramatiques de Schwob sont une des plus importantes contributions au théâtre chrétien du siècle, au théâtre (tout court). Le meilleur Ghéon est dépassé, cela rejoint Claudel, Marcel et Obey."

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 2-8-41.

"C'est une âme juive, sympathique et toute baignée de la lumière de vérité, qui nous montre certains aspects de l'œuvre et de la vie du Christ et surtout qui analyse, scrute, juge les réactions du peuple juif en face du Christ. C'est en quelque sorte un témoignage. Et le témoin est très lucide et pas toujours tendre pour ses compatriotes."

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 9-41.

"Il faut mettre les *Cinq mystères en forme de rétable* à portée de sa main. Les soirs de lassitude et d'abandon, ils nous redonneront l'inaltérable jeunesse qui se dégage d'une histoire bi-millénaire. La plume de René Schwob nous offre la clef des musiques intérieures qui ne se tairont jamais en nous."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 23-7-41.

"L'œuvre de René Schwob est chargée de sens. Tout ce qu'il écrit reste dans l'esprit et y fructifie. Ces mystères ne sont pas une exception."

MARGOT ROBERT ADAMS, *People and Freedom*, Londres, 10-41.

"Une œuvre qui est l'aboutissement de l'évolution spirituelle d'un des plus grands écrivains catholiques de France, mûrie et écrite sous le coup des événements qui ont suivi la défaite française."

"En nous envoyant ses pièces, René Schwob, qui n'avait pas jusqu'ici abordé le genre dramatique, nous écrit : "...pendant que le destin du monde est en train de se jouer, il me semble impossible d'écrire rien d'autre que des paraphrases évangéliques."

ROBERT CHARBONNEAU (*Préface*).

1er volume de la collection **Le Serpent d'airain** : \$ 1.50.

MARIE-ALAIN COUTURIER

Art et Catholicisme

2e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.60.
Edition numérotée sur Japon : \$ 1.75, sur vergé : \$ 1.00.

En avril

ANDRE DAVID

Message à de jeunes Anglaises

Nul ne lira sans une intense émotion le nouveau livre de l'auteur de *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains* et de *Mon Père, Réponds-moi*. M. ANDRE DAVID s'est fait un point d'honneur de ne rien publier depuis son arrivée aux Etats-Unis, avant d'avoir rendu hommage à l'héroïsme du peuple anglais.

Son *Message à de Jeunes Anglaises*, dédié à sa sœur et à ses nièces, est une longue lettre intime, débordante de tendresse, d'admiration et de douleur, destinée en même temps à tous ceux et toutes celles qui, sous les bombardements des Iles Britanniques, partageront et partageront encore les mêmes misères. Il prend un accent d'autant plus poignant qu'il est conçu par un écrivain français étroitement mêlé aux mouvements catholiques de gauche des dernières années. M. ANDRE DAVID était en effet, à Paris, le Directeur de la *Collection Catholique* des Editions Gallimard et le Fondateur-Directeur des *Conférences des Ambassadeurs*, à la tribune desquelles les orateurs les plus illustres de notre époque venaient exprimer librement leurs opinions.

Le livre, composé comme une symphonie, débute par l'évocation d'une petite maison des environs d'Oxford, fixe rapidement quelques points d'histoire des rapports entre la France et l'Angleterre, entraîne le lecteur sur les lieux embrasés par l'incendie, l'incline devant de sublimes exemples de dévouements particuliers, lui propose de vastes sujets de réflexion sur notre drame social, le rafraîchit aux sources inspirées de la morale chrétienne, pour le ramener enfin dans le décor de la petite maison d'Oxford, la nuit de Noël 1941.

Oeuvre chrétienne de la plus haute inspiration, ce *Message à de Jeunes Anglaises* relève le défi des Forces du Mal qui ne sauraient avoir de prise sur l'âme éternelle et sa déchirante sensibilité est plus féconde que toutes les polémiques et toutes les violences.

En mai

THOMAS KERNAN

Horloge de Paris Heure de Berlin

Le livre le plus sensationnel publié sur la France
par un Américain.

Vient de paraître

R. S. V. P.

par

ADRIEN ROBITAILLE

du programme radiophonique "S.V.P."

Préface de
RINGUET

Prix: \$ 1.00

En avril

ADOLPHE NANTEL

La terre du 8^e

roman paysan

Prix: \$ 1.00

Assurez-vous la **collection complète** de ces ouvrages en vous inscrivant immédiatement et bénéficiez **d'une remise de 15 %** sur les livres que vous désirez.

Un dépôt de un dollar est requis pour l'inscription sur la liste des abonnés; deux dollars pour ceux qui désirent recevoir l'édition de luxe numérotée. Ce dépôt sera remboursé sur demande aux bureaux des Editions à 340, ave Kensington, Westmount, Montréal.

Les abonnés jouiront des avantages suivants:

1. — Ils recevront le livre à l'essai, au moins quelques jours avant sa mise en librairie.
2. — S'ils l'acceptent, ils nous feront parvenir, dans les huit jours, le prix du livre moins la remise de 15 %.
3. — Dans le cas contraire, ils retourneront le livre, à nos frais, en parfait état, dans le même temps, sinon le prix sera déduit de leur dépôt.

**Souscrivez immédiatement et vous recevrez gratuitement
CINQ MYSTERES EN FORME DE RETABLE**

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

Le choix du titre, les deux études consacrées à l'auteur de *l'Immoraliste* et le rapprochement des noms de T. S. Elliot et de Mallarmé indiquent bien l'esprit dans lequel ces pages ont été écrites.

Ce livre n'est pas le résultat d'un assemblage arbitraire d'essais épars. C'est par l'éminent souci de chercher et de tirer à la lumière les principes de la pureté dans l'art que M. Fowlie a été guidé vers Mallarmé, T. S. Elliot et Gide. En effet, cette acception toute mallarméenne du mot de pureté rejoint ici la pensée de Gide qui a exprimé sur ce point une opinion formelle.

"La pureté en art comme partout, c'est cela qui importe" écrit André Gide dans le *Journal des Faux Monnayeurs*.

Une note sur le secret du chant tient lieu de préface à cet ouvrage qui se termine par de clairvoyants commentaires sur le roman français et par un court hommage à la France.

M. Fowlie avait déjà publié plusieurs ouvrages à Paris et à New-York, entre autres *From Chartered Land* chez Longmans et *Ernest Psichari*, à Paris, chez Figuière.

Ce jeune écrivain, professeur de lettres à l'université Yale, s'est assimilé parfaitement la langue française. Il écrit en tenant compte des plus subtiles nuances des mots, de leur sens profond, de leur vie propre.

Voilà certes un livre qui élucide maint problème et sera d'un grand secours à tous les esprits désireux de pénétrer le sens et la portée de la littérature moderne.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

ANNE HEBERT

Les songes en équilibre

Poèmes

Il s'agit d'une œuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenue à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence et, avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'œuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui y apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

Edition de luxe numérotée sur Byronic : \$ 1.50.

JACQUES MARITAIN

Le Crépuscule de la civilisation

2^e édition

1er volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.60.
Édition numérotée sur Japon : \$ 1.75.

AUGUSTE VIATTE

L'Extrême-Orient et nous

Un livre sur l'Orient par un spécialiste des questions orientales

Un livre d'actualité

M. Auguste Viatte est professeur à l'Université Laval, de Québec et ancien collaborateur de la *Vie Intellectuelle*.

6e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.65.
Édition numérotée sur vergé "Byronic" : \$ 1.25.

UN DIRIGEANT FRANÇAIS D'ACTION CATHOLIQUE

Témoignage sur la situation actuelle en France

Préface de

JACQUES MARITAIN

... ni un réquisitoire contre Pétain, ni une attaque contre de Gaulle, mais un témoignage émouvant sur la France dans les chaînes.

5e volume de la collection **Problèmes actuels**,
\$ 0.75; par la poste : \$ 0.80.

HOMMAGE
du
SECRETARIAT
de la
PROVINCE

Jean Bruchési
sous-ministre

Hector Perrier
ministre

Vient de paraître

GUSTAVE COHEN

Lettres aux Américains

Dans ce livre, un professeur de la Sorbonne arrivé récemment aux Etats-Unis nous dit ses étonnements et ses espoirs, raconte avec simplicité et éloquence ses aventures dans la France occupée et non occupée, nous parlant aussi incidemment de la dure vie qu'on y mène.

Mais surtout ce maître aimé de la jeunesse française nous parle d'elle dont il fut si cruellement séparé, et nous dit sa foi en elle et dans les destinées de la patrie.

Nulle trace d'aigreur et de rancune dans les pages de cet ancien combattant et de ce grand maître, resté fidèle à l'Université qu'il a connue et à la Liberté qu'elle a toujours pratiquée dans la recherche de la Vérité.

Son discours prononcé le 14 février, à l'inauguration de l'école libre des Hautes-Etudes, qu'il a fondée à New-York sous la présidence de Henri Focillon et la vice-présidence de Jacques Maritain, nous le montre finalement plus ferme que jamais, plus confiant dans l'efficacité de l'amitié franco-américaine.

Un beau et bon livre, antidote contre le doute et le malheur qui parfois nous accable.

7e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.50.
Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.25.

Vient de paraître

LUIGI STURZO

Les guerres modernes et la pensée catholique

suivi de

POLITIQUE ET THÉOLOGIE MORALE
DÉMOCRATIE, LIBERTÉ, AUTORITÉ

8e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 1.25.
Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.75.
sur Japon : \$ 2.50.

L'Arbre

Quelques succès de librairie publiés par

LES EDITIONS DE L'ARBRE

JACQUES MARITAIN

Le crépuscule de la civilisation

2e édition

YVES SIMON

La grande crise
de la République française

COMTE SFORZA

Les Italiens tels qu'ils sont

ROBERT CHARBONNEAU

Ils posséderont la terre

roman

Prochainement

ANDRE DAVID

Message à de jeunes Anglaises

THOMAS KERNAN

L'heure de Berlin
aux cadrans de Paris